VOLUME III. WINNIPEG, MARDI, 29 Juin 1915 NUMERO 7

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

...mé et publié par la
"W... ...ADA PUB. CO. LTD."
...9 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

LE PAPE ET LA GUERRE

L'interview Latapie, rédacteur à la **Liberté** de Paris, vient de faire, grâce aux agences de dépêches, le tour du monde. Ce fut la grande sensation de la semaine dernière. Tous nos bons journaux anti-catholiques ont profité de l'occasion pour croquer du Pape. Ceux auxquels l'interview a paru faible, assez peu probant, ont eu soin de lui donner plus de saveur en l'affublant de manchettes ébouriffantes. L'un a même su y mêler une histoire d'incinération de cadavres de soldats tués dans les tranchées qui ferait actuellement l'objet de sérieuses disputes entre catholiques et non-catholiques en France. Rarement nos confrères auront aussi mal frappé. Dès le lendemain de la publication de l'interview Latapie, l'**Osservatore Romano** déclarait que le récit du rédacteur de la **Liberté** de Paris contenait de nombreuses inexactitudes. Hier, les dépêches d'Europe nous apportaient l'interview du cardinal Gasparri, secrétaire du Pape, au **Corriere d'Italia**. Rarement journaliste aura été mis en plus mauvaise posture que M. Latapie; rarement, homme qui se pique d'une réputation dans la presse aura été plus clairement convaincu de mauvaise foi et d'ignorance. M. Latapie ne pourra point, quoi qu'il fasse, éviter le coup droit que lui a porté le cardinal Gasparri.

Comme le notait le **Devoir** dès le lendemain de son apparition, cet interview Latapie portait à sa face même des marques d'inexactitudes pour ne pas dire plus. Il fallait donc attendre les développements. Seulement, contre l'ordinaire, ces développements sont vénus plus tôt que ne l'escomptaient les adversaires de la Papauté. D'abord l'**Osservatore Romano** puis le cardinal Gasparri. "Cet interview est inexact", déclare l'**Osservatore Romano**. Et voici comment, poursuit le cardinal Gasparri.

"M. Latapie a complètement inventé plusieurs graves assertions", affirme dès le début le cardinal Gasparri. Et il prouve. M. Latapie écrit: "J'ai demandé au Pape: N'est il pas connu que plusieurs prêtres ont été, en France et en Belgique, amenés comme otages et fusillés?

Le Pape a répondu: "Des évêques d'Autriche m'ont assuré que l'armée russe avait aussi amené des prêtres catholiques en otage et que dans une circonstance les Russes avaient poussé devant eux 1,500 Juifs afin de se faire de leurs corps une vivante barrière contre les balles de l'ennemi.

L'évêque de Cremone m'a informé que les Italiens avaient déjà dix-huit prêtres autrichiens comme otages.

Il y a eu tant d'excès que par une encyclique j'ai donné un avertissement, affirmant que "Pour aucun motif, il n'est permis à qui que ce soit de violer la justice."

"Quelle confusion! répond le cardinal Gasparri. M. Latapie fait confondre au Pape les Juifs de Galicie, les prêtres autrichiens de Cremone, les prélats de Belgique, tous, d'après M. Latapie, mentionnés dans l'allocution du 22 janvier.

Quant aux Juifs, c'est en mars que l'Autriche-Hongrie a envoyé sa protestation au Saint-Siège. Il ne fut point fait mention de cette protestation parce que le Vatican ne pouvait pas condamner la Russie sur le seul témoignage de l'Autriche-Hongrie.

Le Pape a été informé que l'Italie avait pris comme otages certains curés de paroisses des villes occupées, mais l'évêque de Cremone l'a informé qu'ils étaient bien traités. Même ce pontife leur a fourni les fonds pour la messe. Le Pape sait cela personnellement. Comment alors pouvait-il les placer dans la même catégorie que les prêtres otages de France et de Belgique ou que les Juifs de Russie."

De ce premier mensonge qui n'avait pas besoin de la preuve qu'en donne le cardinal Gasparri, car il était évident pour ceux qui ont suivi les actes du Pape que M. Latapie était dans l'erreur, le secrétaire du Pape passe à la seconde assertion de M. Latapie, à savoir que le Pape aurait déclaré à M. Latapie qu'il avait reçu du gouverneur von Bissing une lettre affirmant que le cardinal Mercier n'avait jamais été arrêté. Cela est absolument faux, cela a été inventé par M. Latapie. "Ni directement, ni indirectement, déclare le cardinal Gasparri, le Pape ou son secrétaire n'ont reçu de lettre ou de communiqué. Ainsi le Pape ne pouvait point faire allusion à cette lettre. Cette lettre est née de l'imagination en ébullition de M. Latapie."

Il est encore faux que le Pape ait éludé la question de M. Latapie sur la nécessité de faire une enquête concernant la violation de la neutralité de la Belgique en disant que "cela s'était passé sous le pontificat de Pie X."

Sur ces trois points, M. Latapie a menti, comme le prouve le cardinal Gasparri, mais c'est encore de sa faute la partie la plus légère, la moins grave. C'est en ce qui concerne les relations du Saint-Siège et de l'Italie que M. Latapie a été le plus injuste, le plus perfide. Voici, selon le cardinal Gasparri, l'opinion du Souverain Pontife sur ce point.

"Il est vrai, déclare le cardinal Gasparri, que le Souverain Pontife a voulu que l'Italie s'abstienne, après concessions de la part de l'Autriche, de prendre part à ce conflit. Il l'a voulu parce qu'il désirait que l'Italie n'eut pas à souffrir des horreurs de cette guerre et parce qu'il se préoccupait de la délicate position de l'Eglise si l'Italie entrait dans la lutte. Une fois la guerre déclarée, l'Eglise devint tout à fait neutre. Elle n'a d'aucune façon tenté d'empêcher les catholiques d'accomplir leur devoir, selon les dictées de leur conscience, et elle a fait tout ce qu'elle a pu pour le bien spirituel des soldats. Le Souverain Pontife reconnait que le gouvernement italien a fait tout ce qu'il a pu pour atténuer autant que possible les différents qui pouvaient survenir entre lui et le Saint Siège. On ne touche point à la correspondance du Vatican, mais cela ne veut pas dire que la situation du Saint Siège soit normale. Il n'entend pas créer d'embarras au gouvernement. Le Saint-Père a grandement déploré la destruction du "Lusitania", mais il ne pouvait pas se prononcer directement sur ce cas parce que c'était une question de faits que chaque parti présentait sous un aspect différent."

Maintenant, voulez-vous savoir quel délicat personnage est M. Latapie. Ecoutez le cardinal Gasparri. "M. Latapie aurait mieux fait de s'en tenir à la promesse qu'il m'avait formellement donnée de ne rien publier sans en avoir auparavant obtenu l'autorisation. Une promesse aussi formelle ne suffisant pas à préserver le Saint-Siège contre de semblables déplorables indiscrétions, M. Latapie aura l'honneur d'être le dernier journaliste à avoir été reçu par le Pape durant cette guerre."

* * *

Le **Free Press** de ce matin a publié cet interview du cardinal Gasparri. Comme il avait publié les dépêches précédentes donnant la substance de la version Latapie, il n'a fait que donner un peu de justice à ses lecteurs catholiques. Nul doute qu'il leur plairait beaucoup s'il consentait à ravaler la bonne petite calomnie, hier encore répétée en page de rédaction, que le Pape était pro-germain et qu'il l'avait lui-même admis. Après tout, à quoi bon s'entêter dans son mensonge. Le démenti du cardinal Gasparri est trop probant. Rien ne demeure debout de la version Latapie. Donc point de profit pour le **Free Press** à prolonger sa calomnie. En pareil cas, n'y trouvant point avantage, nous sommes assurés qu'il ne persévérera pas dans sa turpitude. Il n'en est pas encore rendu, croyons-nous, à aimer le mensonge pour le mensonge. Il ne s'y nome que quand il y a profit.

NECESSITE D'UN CENTRE D'ACTION

Nous ne voulons pas, c'est clair, nous immiscer dans les affaires de la Saint-Jean-Baptiste de Montréal, non plus que de prendre parti dans la discussion qu'on y fait en ce moment; nous voulons simplement rapporter les paroles de M. Vanier pour en déduire une conclusion pratique pour nous.

Parlant de la nécessité d'organiser une secrétariat permanent, qui tiendrait bureau ouvert du matin au soir, M. Vanier rappelle que ce fut le succès de toutes les organisations qui font de la besogne pratique.

Voici ses paroles:

"Toutes les grandes oeuvres religieuses, sociales, patriotiques, se sont développées à force de méthode. La Maison de la Bonne Presse, de la rue Bayard, Paris, la Ligue Patriotique des Françaises, les Syndicats féminins de la rue de l'Abbaye, l'Action Populaire de Reims, n'ont réussi à s'imposer par leurs oeuvres que le jour où un foyer de vie intense a été créé. Pourquoi le Syndicat des Petits Carreaux fait-il l'admiration de la France entière, si ce n'est parce que son secrétaire permanent, M. Charles Viennet, s'est dépensé pour lui à coeur de jour depuis plusieurs années? Que seraient les Syndicats catholiques ouvriers du boulevard Poissonnière sans leur dévoué secrétaire, M. Gaston Tessier? Quel est l'âme des Syndicats chrétiens de Belgique, sinon le bon Père Rutten, leur inlassable secrétaire, que nous avons le bonheur de compter actuellement au milieu de nous? Comment l'Association Catholique de la Jeunesse Française grouperait-elle ses 135,000 adhérents, si son Comité général de Paris ne maintenait en existence son magnifique secrétariat de la rue d'Assas, que dirige actuellement Alexis Chantrel, un intrépide Breton? Quels services immenses M. Alexandre Grenon, secrétaire de l'Association d'Education d'Ontario, n'a-t-il pas rendu à nos compatriotes persécutés? Va-t-on essayer de nous couvrir de ridicule parce que nous avons assez de clairvoyance et d'énergie pour organiser l'action patriotique dans notre province, sur la base même qui a assuré la stabilité des oeuvres merveilleuses que je recommande plus haut à votre attention?"

C'est juste ce qui nous manque, et nous voyons là le secret de notre peu de progrès sur le terrain national.

Nous ne nous faisons pas d'illusions. Il est clair que l'opinion publique canadienne-française au Manitoba n'est pas mûre pour une démarche aussi fructueuse en fruits de succès. C'est trop pour elle. Le remède peut être excellent, mais le patient ne peut pas le digérer.

Aussi en hommes pratiques, les membres de l'Exécutif de la Société Saint-Jean-Baptiste provinciale ont demandé beaucoup moins. Il s'agirait de trouver non pas la somme nécessaire pour permettre l'ouverture d'un secrétariat permanent, ce qui voudrait dire une dépense annuelle de $2,500 à $3,000 par année, mais ils se contenteraient de trouver trois cents piastres pour commencer afin de défrayer les quelques dépenses qui doivent être faites dans l'intérêt du recrutement des nôtres par des hommes qui travaillent sans salaire, et qui doivent en plus expédier leur besogne journalière, d'où ils tirent leur subsistance.

Les sections provinciales vont-elles comprendre que là se trouve le secret du succès. Un coup d'oeil jeté sur les paroles de M. Vanier aidera à l'intelligence d'un fait qui semble dépasser la portée de l'intelligence patriotique des nôtres.

Nous voudrions bien courir vers le succès, mais nous ne sommes encore qu'au stage où on commence à se remuer, il faudra ensuite marcher, et enfin courir.

Reste à savoir si l'ébranlement se fera assez vite, pour que nous ne soyons pas irrémédiablement dépassés.

LETHARGIE

Nous entendions, ces jours derniers, un jeune étudiant de Winnipeg, autrefois de la Province de Québec, dire sans arrière-pensée aucune, (le ton était évident), qu'il était d'abord allé à Edmonton pour s'y établir et qu'après considération il avait cru faire bien en venant à Winnipeg.

Savez-vous la raison qu'il donnait de son voyage à Edmonton? La voici:

"Depuis trois ou quatre ans, disait-il, nous n'entendions parler "en Bas Canada que d'Edmonton "et de l'Alberta. Du Manitoba, "pas un mot."

Et où placer les responsabilités? Sur le gouvernement?

Pas du tout, car il ne faisait pas plus pour l'établissement des nôtres dans l'Alberta que dans le Manitoba. C'est une affaire connue qu'on ne désire guère voir grossir nos contingents de l'Ouest.

Mais alors, pourquoi cette différence?

On peut en donner une couple de raisons, peut-être trois; pour être bref, n'en disons qu'une.

Le groupe canadien-français d'Edmonton s'est montré entreprenant et cela d'une manière pratique. On a fait la publicité que le gouvernement refusait de faire. On a organisé un bureau de colonisation à Edmonton pour s'occuper des arrivants et les diriger, mais on a fait cette organisation d'une manière pratique. Le rouage coûtait une quinzaine de cents piastres par année, sans compter les frais d'impression, en vue de la publicité.

On a eu des résultats consolants et tangibles.

Mais en fait d'organisation à mettre debout, me direz-vous, le groupe français du Manitoba peut rendre des points à celui d'Edmonton. N'a-t-on pas vu une organisation complète mise sur pied il y a quatre ans?

Un comité général de colonisation, un président, un vice-président, un secrétaire, un trésorier, rien n'y manquait.

Il manquait une chose qui a fait le succès de l'autre groupe, c'était d'y aller en hommes pratiques et voter des fonds, puisque le gouvernement ne voulait sûrement rien faire.

On le fit à Edmonton, on ne le fit pas au Manitoba. Conséquence, Edmonton prit le devant et le Manitoba resta dans l'ombre.

Les colons passaient à travers le Manitoba en route pour l'Alberta, sans même soupçonner qu'il y avait, et qu'il y a encore, des milliers de beaux homesteads au Manitoba.

Enfin la Société Saint-Jean-Baptiste provinciale formée en comité général de colonisation, a cru que le temps était venu d'appliquer le remède, et elle a demandé une faible contribution pour arriver si possible à la vingtième partie de ce qu'ont fait nos compatriotes de l'Ouest. L'affaire est en marche depuis trois mois. Le succès n'est pas mirobolant, car durant ces trois mois nos 30,000 Canadiens français du Manitoba ont souscrit $63.50, nous dit le secrétaire de la Saint-Jean-Baptiste. Mais quand on sort de la léthargie il faut quelque temps pour prendre conscience de ses besoins. Travaillons et espérons.

Il nous semble que le comité général de colonisation aurait une belle oeuvre à faire chez les Acadiens des provinces maritimes. Si la caisse contenait quelques centaines de piastres, une campagne serait possible. Entre temps ces vigoureux fils de cultivateurs qui feraient de splendides colons pour nos terres manitobaines prennent la route des Etats-Unis. Et on nous amène ici des étrangers d'Europe qui sont souvent gangrenés de socialisme.

Il y en a qui veillent si nous dormons!!

DES TRANCHEES

Samedi, 15 mai, 1915.

Ma chère bonne maman, chers soeur et beau-frère:—

Je m'empresse de vous donner de mes nouvelles, sachant que si vous avez reçu ma dernière lettre vous devez être très inquiète. Je suis en bonne santé, mais fatigué et hébété par les terribles assauts livrés par nous depuis dimanche 9 mai à 10 heures du matin, combats acharnés, continuels, épouvantables, mais "victoire": nos sacrifices, nos souffrances morales et physiques ne sont point vaines. L'Allemand recule devant nos baïonnettes, sous un effroyable bombardement impossible à décrire, qui nous rend tous fous.

Vous ne pouvez jamais vous en faire une idée. Faut entendre et voir la bataille pour le comprendre. Voilà six jours de luttes terribles, sans sommeil. Attaques à la baïonnette sous un intense feu d'artillerie et de mitrailleuses; nous subissons des pertes, c'est forcé; pauvres soldats tués, massacrés par les obus. Quelle boucherie et quelle horreur sans nom. Le canon tonne sans relâche. Vous devez le voir dans les journaux d'ailleurs.

La bataille a commencé dimanche à l'heure de la messe: comme je souffrais, et comme je songeais à vous, surtout à l'heure où j'aurais été si heureux d'y assister. Mais il fallait prendre part à des tueries, foncer sur l'ennemi, sous le feu, ou être caché, terré, comme des taupes dans des trous pratiqués dans la terre, contre les gros obus qui ne cessaient de tomber avec un fracas assourdissant, tuant et blessant. Oh! cette odeur de poudre d'obus, quel sale goût! Je voudrais vous raconter tout, mais je ne le puis, il me faudrait des pages et des pages. Pendant le bombardement l'on reste terré, défense de sortir et malheur à celui qui sort, car les obus ne pardonnent pas. On les entend venir en sifflant, on se couche, se serre contre le talus lorsque l'on est à découvert, et l'on repart.

J'ai vu hier à 5 heures du soir à l'attaque, un obus tomber sur un chasseur à pied, le pantalon voler en l'air, l'homme déchiqueté sous mes yeux à 20 mètres. J'étais béant d'horreur; mon Dieu! quel spectacle, quelle horreur, quelle guerre sans pitié, quel ignoble massacre: blessures affreuses, bras ou jambes arrachés, ventre ou têtes ouverts. J'ai déterré, une fois la tranchée boche prise, j'arrive et je vois un amas de terre et de bois, un mort, un être humain, et encore un autre à moitié enseveli sous cette terre, un Allemand blessé à la tête, l'autre indemne qui geignait. Je me penche, et avec un camarade, poussé par la pitié quand même, pour ces pauvres malheureux boches, nous nous mettons en devoir de déterrer les deux vivants, un blessé, fou, qui chantait dans sa terrible situation causée par les obus français de 155me sous l'effroyable bombardement qui précède toujours l'attaque, l'autre qui me regarde avec des yeux suppliants, me montrant ses jambes écrasées, pauvre malheureux, et me disant: "Oh kamarade, là, oh ma mère!". Il disait muther en allemand; ce seul nom si cher à mes oreilles me fendit le coeur; il appelait sa mère dans sa souffrance. Je songeais à vous et je redoublais de travail, et je réussis bien vite avec mon compagnon à arracher le mort qui le recouvrait d'abord. Le boche poussait l'autre maccabé boche avec ses mains et disait "lui capout".

Quand il fut sorti, impossible pour lui de marcher: ses jambes étaient ankilosées, écrasées; il me dit "merci kamarade", et me donna une pipe, couteau et glace. Je lui coupai, à sa demande, ses chaussures, ces fameuses bottes prussiennes. L'autre maccabé, on l'attrapa par une patte et pan dans le trou. La guerre trop longue, disait-il. Ils sont dégoûtés comme nous et davantage.

Ah! il y en a des souvenirs boches ici; de toutes les façons. J'en avais mis de côté, mais qui sait quand la guerre finira? Alors ce serait embarrassant. Je garde juste l'aigle impériale arrachée d'un casque à pointe. C'est curieux comme l'on s'habitue à tout. J'ai dormi, mangé à un demi-mètre d'un maccabé boche une journée entière. Même la nuit, il était couché avec deux de ses compagnons tués à coups de baïonnettes dans la tranchée, les trois l'un contre l'autre. Il fallait leur marcher sur le ventre; c'était mon ponah. Alors l'on se décida à les balancer en dehors de la tranchée, mais l'un resta au bord; on le recouvrit d'une couverture et on le laissa là. Mais il priait, le sang coulait; il fallut le rebalancer de nouveau, ce que l'on fit.

Dimanche 9 mai, à 10 heures, sitôt l'attaque et la tranchée boche prise, ceux qui échappèrent au massacre furent faits prisonniers et j'eus l'honneur et la joie d'encadrer, baïonnette au canon, 23 prisonniers boches dont 2 officiers, 1 capitaine et un lieutenant. Ah! ils ne bronchaient pas, allez, maman; ce n'est pas 1870 aujourd'hui. Au cours de la route, un boche voulut me prendre par un bras, je ne sais pourquoi. Je ne perdis pas la tête. Je fis deux pas en avant et je croisai ma baïonnette sur la poitrine du boche, le piquant presque. Il leva de suite les bras en l'air, les yeux agrandis par l'épouvante, et me dit: "nein kamarade, cigares, cigarettes, kamarade, pas capout", et il me tendit une boîte de cigarettes et un cigare que je fumai illico. Il en avait eu une frousse, le boche.

Quels drôles de types que c'est que ces boches-là (ce sont des Badois). Depuis dimanche dernier à venir à vendredi nous avons fait 4,500 prisonniers, pris 12 canons, 50 mitrailleuses, des bombes et beaucoup d'autre butin. Comme ils fichaient le camp à notre approche, devant la baïonnette; quelle peur ils en ont. Et puis après des bombardements pareils, l'on est presque tous fous. Si vous voyiez et entendiez cela, ma bonne maman, c'est horrible; la bataille continue acharnée, le canon gronde toujours. Avant-hier, étant dans une petite cachette en terre creusée sous un hêtre, un gros obus vint tomber sur elle avec un bruit terrible, me soulevant et me jetant à terre violemment, par le déplacement d'air. Je fus assourdi, couvert de terre sous des débris de bois. Ah! j'eus peur; car à ce moment-là l'on ne rit pas beaucoup. Mais mon doux Jésus et ma bonne Mère du ciel veillaient sur moi et au cours de ces sanglants combats, j'ai été vraiment protégé grâce à la confiance que j'ai mis en Jésus et en Marie, à vos bonnes prières. Oh! continuez à prier comme moi, je prie toujours pour mes frères. J'ai encore eu le bonheur avant de partir au combat, de communier et d'assister à la messe, le premier vendredi du mois. Oh! comme je remercie Jésus de m'avoir accordé cette suprême grâce. Quel calme et quelle force puisés dans le Divin Coeur. Je vous écris couché dans un bois, à midi, au bruit du canon. Les arbres sont tous verts. Que c'est beau, mais que c'est donc triste!

Je termine, je suis fatigué, n'ayant presque pas dormi depuis 6 jours. Mon écriture et le style sont très mal, pardon.

Maman et ma soeur Marguerite, vous tous que j'aime, à vous mes pensées et mon coeur, jusqu'au jour béni où Jésus le permettant, je serai de retour pour toujours dans vos bras, pour vous consoler.

Toujours pas de nouvelles d'Eugène. Espérons toujours, prions pour que Dieu le protège et le ramène, et tous dans vos bras chéris. En attendant cet heureux jour, je vous aime toujours plus et vous embrasse de toutes mes forces.

Votre fils et votre frère qui pense constamment à vous.

Lucien Kern.

* * *

18 mai 1915.

Bien cher frère:

Je suis heureux de t'envoyer deux mots; à la hâte bien entendu. Depuis ma dernière lettre, les choses sont à peu près au même niveau. Nous avons été constamment en première ligne, mais sans beaucoup combattre. Il y a des coups de canon, beaucoup même, mais assez peu de fusillade. De ce côté, en Lorraine, les Français sont bien avancés et on attend des progrès dans le Nord pour pouvoir donner une attaque vigoureuse. Alors, gare! En attendant, nous gardons nos positions et de jour et de nuit. Pendant l'hiver, c'était très pénible, mais maintenant il fait très beau, les nuits sont courtes. J'apprécie mon nouveau grade, parce que je ne prends jamais la faction. Je dois simplement y placer mes hommes (14) et les surveiller. Ce sont de bons soldats, tous savoyards, dont un du grand Bonnaud.

J'ai éprouvé beaucoup de peine le jour de l'Ascension. Nous étions en marche et je n'ai pas pu célébrer la Sainte Messe! Quel sacrifice! Le bon Dieu me ménage de pouvoir célébrer de temps en temps, presque toujours le dimanche. C'est moi qui prêche aux soldats, et j'y tiens beaucoup. Ces bons enfants sont si bien disposés pour recevoir la parole de Dieu. Samedi dernier, j'ai confessé beaucoup et dimanche matin nous avons eu une belle communion. En ces temps de guerre, pas n'est besoin de les exciter à la contrition. J'aime à croire que tu vas toujours bien. Dans ton emploi tu auras sans doute bien des tracas, des contrariétés. Eh bien! offre tout cela au bon Dieu pour moi, pour que le bon Dieu me conserve, si c'est cependant son bon plaisir.

J'aurais pu être tué déjà bien des fois, et je n'ai jamais reçu la moindre égratignure.

Prie pour moi.

Ton bien dévoué,

J. Sylvestre.

LES FORTS QU'ILS ONT PRIS

Lors de la chute de Przemysl les Allemands firent placarder dans toutes les villes "belges" un tableau indiquant les forts pris par eux depuis le commencement de la guerre: Liége, Namur, Anvers, Maubeuge, Camp des Romains, etc.

Les Bruxellois, jugeant ce tableau par trop incomplet, ajoutèrent: Louvain, Aerschot, Dinant, Tamines et... Coffre-fort.

LE COIN DES DAMES

QU'IL nous soit permis à nous, mères chrétiennes et canadiennes, de déposer sur le cercueil à peine fermé de notre vénéré archevêque, nos profonds et sincères regrets.

Ce serait audacieux de ma part de venir, après tant d'autres, faire l'éloge de celui qui fut pour tous, mais particulièrement pour nos enfants, un père, un véritable et bon père.

La grandeur ne se mesure pas seulement à son savoir et à ses actions; elle se mesure à ses souffrances. Monseigneur a lutté et souffert! Oui, souffert moralement et physiquement. Aussi nous, mères canadiennes du Manitoba, sommes plus touchées et plus affligées que tout autre, car il semble, par nature, que la femme sait le plus sympathiser avec toute souffrance. C'est surtout vers les petits enfants et les petits enfants infirmes que son coeur se penchait; quand il vous avait dit avec toute son âme dans son regard: "Pauvre petite", ces deux simples mots sur ses lèvres renfermaient toute la sympathie d'un coeur de père.

Il aimait les enfants et il n'en rencontrait pas un sans lui dire une petite parole douce que l'enfant répétait au foyer et qui y reste maintenant comme une perle précieuse de souvenir.

Que du haut des hauteurs célestes où sa belle âme plane, notre digne et regretté archevêque veille sur nos enfants et la jeunesse manitobaine.

GERTRUDE.

AUX PETITES FEMMES

JE suis petite, si petite que lorsqu'on me voit on s'écrie: "Oh! quel petit bout de femme!" Et grâce au peu de place que je prends et au peu d'attention que j'attire, je passe inaperçue en braquant ma lorgnette d'observation un peu partout, ce qui m'attire des impressions parfois très amusantes. J'aime à observer les jeux de physionomie, à deviner ce que les petites têtes d'enfants peuvent bin méditer; à chercher derrière le regard absent de l'adolescence le rêve qui ne sera probablement jamais réalisé; à rire de ce qui peut "mijoter" dans la cervelle du politicien que le hasard place en face de moi, à saisir dans le regard du vieillard la flamme qui l'a avivé autrefois et à lui arracher le secret de son expérience et de ses souvenirs. Tout cela forme un chaos d'impressions que je trie sur le volet, rejetant bien vite tout ce qui pourrait obscurcir ma vision de l'Idéal. Et je suis heureuse d'être petite, je me sens libre comme l'air.

Je me moque des frais qu'il faut faire pour "jeter de la poudre aux yeux", à causer je préfère écouter; car ce que j'entends m'apprend parfois ce qu'il ne faut pas dire.

Je regarde tout autour de moi, j'y vois Dieu si grand, si grand que cela me fait plus petite encore; j'admire ses oeuvres et le beau sous toutes ses formes, je sens chanter en moi mille harmonies que le printemps éveille et où le patriotisme met sa note vibrante, car quand autour de moi dans une confusion qui pourrait rappeler la tour de Babel, j'entends parler l'anglais, le russe, le grec, etc., sans compter le chinois et l'allemand, je me prends à rêver pour notre beau Canada d'une race unique reine de nos immenses prairies de l'Ouest comme de nos fertiles vallées de l'Est, d'une langue unique qu'on parlerait d'un océan à l'autre, d'une religion unique qui ferait de notre pays un Eden de paix et d'union; cette race, c'est la race canadienne, cette langue, ce serait notre belle langue française, cette religion, celle de Rome.

Rêve insensé! Et pourtant si je vivais deux siècles! Pourquoi pas le Canada aux Canadiens?..... Vous, petites femmes, avez-vous déjà considéré la petitesse de votre taille comme un obstacle au bonheur? Si oui, vous avez eu grand tort, car petit comme grand, si on savait tirer de la vie tout le bon qu'elle sait donner, on n'aurait guère le temps de pleurer son sort. Oubliez-vous d'abord complètement, soyez un petit rayon de soleil qui éclaire votre entourage, riez des tracasseries journalières, remplissez votre devoir et au-delà, cultivez jusqu'à la plus grande extension vos talents et vos facultés; pratiquez la charité, celle qui est à votre portée; car dans tout coeur humain, Dieu a déposé une parcelle de l'amour immense qu'Il porte Lui-même à sa créature. Chassez vite les ennuis sans fond et sans cause qui étreignent l'âme à certaines heures et la paralysent dans ses moindres mouvements. Puisez de temps en temps à la source de l'Idéal et vous trouverez la réalité sinon moins laide, du moins plus supportable; gardez toujours dans votre coeur, un petit coin tout capitonné d'espérance pour que l'heure grise ne vous trouve pas abattue; et par-dessus tout, aimez, chères petites femmes, mes soeurs, car l'amour, c'est le rayon divin qui colore le plus richement la vie.

ODETTE.

Winnipeg, 11 juin 1915.

VACANCES!"

Vacances! Vacances! Voilà le cri joyeux qui s'échappe et résonne de centaines de jeunes poitrines. **Chez les petits,** ce mot magique est un monde où doit se mouvoir avec la pleine liberté d'action, l'activité fébrile de leurs membres. **Chez les moyens,** c'est le rêve de dix mois qui va se réaliser ou pour quelques-uns débarrassés d'une trop stricte surveillance, des études monotones et trop longues, des heures de classe sans fin, ils pourront, souvent laissés à eux-mêmes, courir les bois, traîner dans les ruelles, flâner aux coins des rues et de là infailliblement rencontrer de mauvais compagnons. **Chez les grands** dont l'imagination est développée, quelques-uns saluent avec une joie exubérante le retour à ce qui est si doux, "Mon chez nous". Pour d'autres c'est le rêve de la liberté sans frein; la promenade à pas majestueux et lents avec d'autres compagnons de leur calibre — où l'on complote une soirée aux **vues animées**; le lever très tard; le coucher à des heures indues; la sortie de chaque soir où les parents ne savent jamais où le grand est allé. Dieu merci! c'est le plus petit nombre d'enfants qui appartient à cette catégorie et ce sont ceux-là qui demandent une surveillance continuelle.

Presque chez tous, le retour au foyer veut dire le renouveau de la vie de famille, l'enivrement bienfaisant quand l'air de la vie familiale est humée à pleins poumons, à plein coeur; l'épanchement de sentiments distingués puisés chez de pieux professeurs et le débordement de ce trop plein d'amour qui se traduit partout. Ceux-là aiment et se sentent aimés.

Le plus grand nombre de mères se sentent rajeunir, à l'arrivée de leurs chers enfants, car elles savent que le retour au foyer sera pendant deux mois, la véritable vie de famille, où à la gaieté franche, aux rires sonores et frais se joindra le gazouillement musical de chants et souvent de cantiques.

L'on nous recommande, à nous mères chrétiennes de garder nos enfants, garçons et filles à la maison. C'est un devoir impérieux! Vous allez me dire: "Je ne puis garder pendus à mes jupes, de grands garçons de 15 à 18 ans." Ce n'est pas dans ce sens que l'on doit prendre le commandement qui nous est fait. Notre grand garçon qui sort doit nous dire où il va et l'heure de son retour; exigeons la chose et si nous le prenons en faute, de judicieuses réflexions données avec une grande douceur auront le meilleur effet sur notre jeune homme. Ayons autant que possible un intérieur agréable; invitons les amis de nos chers garçons à venir passer une après-midi de temps en temps. Organisons de petites soirées, où les jeux, le chant et la musique contribueront largement à rendre le "Chez nous" attrayant.

Dans tout ceci, il ne faut pas oublier que l'étude et la lecture, **la bonne lecture,** doivent prendre une large part dans le programme des vacances et ce sont deux facteurs puissants pour retenir nos garçons à la maison. Mais soyons vigilantes sur les lectures, car nombre de jeunes gens se sont perdus par la lecture d'un seul mauvais livre.

Le temps de la vacance, bien organisé, s'écoulera avec rapidité et le **petit, le moyen** et **le grand** quitteront avec regret le toit paternel.

Gertrude.

QUESTIONS ENFANTINES

Le sommeil est un facteur important dans la vie d'un enfant. Quand il est en bonne santé, nourri suffisamment, bien habillé, le petit bébé devrait dormir tout le temps si on ne le dérange pas pour le caresser ou le montrer à nos amies. Après la première année, le bébé ne demande pas autant de sommeil, mais l'habitude de reposer une couple de fois par jour et un **dodo** sans interruption toute la nuit dépend beaucoup de la manière qu'on a élevé le bébé. Si l'enfant de 2 à 6 ans a l'habitude de se coucher à sept heures, il ne pensera jamais à demander de rester debout plus tard, et un enfant de cet âge exige au moins 12 à 13 heures de sommeil sur les 24 heures. Quand un enfant commence à aller à l'école, il va sans dire qu'il faut l'éveiller de bonne heure pour le préparer afin qu'il parte à temps; aussi il ne faut pas le coucher plus tard que 7½ heures. L'excitation de passer la veillée avec la famille où l'on raconte souvent les exploits de la journée et où souvent on **parade** les petits talents de l'enfant; tout cela n'est pas bon pour lui et plusieurs de ses maladies nerveuses sont attribuées à cette excitation.

Chaque enfant devrait dormir seul dans une chambre, mais si faute d'espace on est obligé d'en mettre plusieurs dans une même chambre, il faut de toute nécessité ouvrir grandes les fenêtres quand bien même il ferait froid.

Gertrude.

RECETTES

Biscuits pour les enfants

Battez bien deux oeufs avec une tasse de sucre, ajoutez un peu de sel, ainsi qu'une cuillerée à thé d'essence de vanille, puis une cuillerée à soupe de beurre fondu. Dans ce mélange, versez une pleine tasse de farine d'avoine afin d'avoir une pâte assez épaisse. Mettez par cuillerée à thé sur des plats beurrés et faites cuire dans un fourneau modérément chaud.

• • •

Salade aux betteraves

1 pinte de choux hachés; 1 pinte de betteraves cuites et hachées; 2 cuillerées à soupe de sucre; 1½ cuillerée à soupe de graines de moutarde; 1 cuillerée à soupe de graines de céleri; 1 cuillerée à thé de sel; 1 cuillerée à thé de poivre. Couvrir avec du vinaigre froid.

• • •

Steak Russe

Prenez du steak de boeuf que vous faites couper bien mince; faites une farce avec de la mie de pain, un peu d'oignons, beurre, poivre et sel, et mettez cette farce dans des morceaux de steak de la grandeur de la main. Roulez ce steak avec son contenu et attachez avec une ficelle pour lui donner la forme d'une saucisse. Roulez dans la farine et faites frire dans le beurre. Ajoutez un peu d'eau et laissez mijoter à peu près une heure.

• • •

Coeur de boeuf à la Canadienne

Tranchez le coeur, de manière à avoir de belles tranches rondes. Mettez dans une marmite un rang de mie de pain avec de petits morceaux de beurre; un rang d'oignons hachés avec un peu de persil, du poivre et du sel, puis ajoutez des tranches de coeur, etc. Couvrez le tout d'eau et laissez mijoter sur un feu lent.

L'AGONIE DES YEUX

Quand il revint à lui, le sergent breton ne se souvenait plus de rien...

Une petite voix, à son oreille, lui murmurait qu'il en avait eu de la chance!... sa tranchée avait sauté... il avait été enseveli vivant... on s'était battu quatre heures sur lui dans l'entonnoir!... Heureusement, sa baïonnette dépassait un peu... Le matin, les infirmiers l'avaient déterré et apporté ici...

Tout cela danse, bourdonne dans sa pauvre tête alourdie... ses yeux surtout le font souffrir..

Pourtant peu à peu, le choc paraît s'apaiser; les mains douces des infirmières semblent aspirer le chaos qui est en lui... Sauvé du pays de l'effroi, le petit sergent regarde l'ambulance claire, les tabliers blancs, les fleurs jolies qui entourent la Madone, et pour la première fois depuis son arrivée, il sourit à toutes ces lumières...

—Souffrez-vous encore...?

—Non, je suis bien... très bien!...

• • •

Seulement, ses yeux le piquent. Ils en ont tant vu, ses yeux!... Ils ont vu l'enfer!...

Un peu inquiet, le sergent demande une glace et se regarde..

—Oh! le coquet!.. s'écrie l'infirmière.

Dans cette glace il retrouve ses yeux clairs, ses beaux yeux d'adolescent que sa mère embrassait avant de le quitter... ses yeux bleus comme le ciel de France.

—J'avais si peur... dit-il! à l'infirmière en lui rendant la glace... si peur d'être aveugle!...

—Mais vous êtes fou!... vos yeux ne sont même pas rouges..

Il reprend la glace... s'examine encore...

—C'est vrai... ils ne sont même pas rouges!...

• • •

Cependant, comme une bête mauvaise, le pressentiment s'est tapi dans son âme.

Deux fois et longuement, le major est venu examiner ses yeux, et le soldat a surpris des gestes...

Et puis, les âmes boivent parfois sans intermédiaire la vérité à même les autres âmes.

Ses yeux ne lui font plus aucun mal, et il est inquiet pour eux!..

Un soir, il dit à la Soeur:

—C'est curieux!... le haut du mur me paraît noir...?

—C'est l'ombre...

—L'ombre de quoi?

Comme la religieuse s'éloigne sans répondre, il rappelle et d'une voix de reproche:

—Je suis catholique et Breton, pourquoi me cacher la vérité...?

• • •

Alors, de plus en plus inquiet, le sergent fait des expériences.

Extérieurement, ses yeux sont intacts...

Intérieurement, ils voient du noir, en haut, là où il n'y a pas de noir...

Il baisse une paupière, puis l'autre, et constate que l'oeil droit voit un peu "en accordéon"... c'est-à-dire que les choses ont l'air de s'y plisser... tandis que l'autre voit, mais avec la bande noire...

Tout cela, il le garde pour lui.

On lui a recommandé de rester couché, bien allongé sur le dos, la tête immobile... Pourquoi?...

• • •

Un dimanche, il fait très beau. La plupart des blessés sont allés boire du soleil dans le jardin.

Il reste seul dans la salle...

Alors, se cachant comme un voleur, le sergent se glisse dans la chambre de l'infirmière-major et ouvre le régistre des malades. Vivement, il cherche son nom, le trouve avec une mention à l'encre rouge:

Sergent N..., salle Saint-Jean. Décollement double de la rétine.

Ensuite, il y a trois mots en allemand. Ces mots, il les copie, et revient s'étendre sur son lit:

Mais, le soir, il appelle une petite infirmière qui sait l'allemand et, comme au hasard, il lui montre la phrase:

—Cela veut dire quoi...?

La petite, sans méfiance, traduit: "Rien à faire..."

Elle ne voit pas, la jeune fille, que la sueur perle à grosses gouttes, tout à coup, au front du soldat.

Depuis ce jour, sans rien dire à personne — les grandes douleurs sont muettes — le sergent fait à sa patrie l'héroïque sacrifice qu'il ne prévoyait pas si grand.

Il demande les siens, sa mère, ses soeurs, sa petite fiancée... et il savoure leurs visages...

—Donnez-moi votre main..?

Et il regarde longuement la main de la jeune fille:

—Comme c'est joli, une main!

Parfois, quand il est seul, il ferme les yeux et s'exerce **pour quand il sera aveugle...** Mais pas beaucoup; il aura tellement le temps plus tard!...

Puis il veut une permission de sortir.

Le major refuse. Le sergent insiste:

—Je sais ce qui m'attend, dit-il, laissez-moi profiter de mes derniers jours...

• • •

Et il sort.

Il va d'abord, 9, rue Duroc, à l'Association Valentin Haüy, pour le bien des aveugles... Il veut se rendre compte... Et cette visite lui fait un bien inexprimable en lui donnant la certitude que **jamais un aveugle n'est abandonné, et que toujours il peut gagner sa vie...** Oh! les braves coeurs qui depuis un quart de siècle s'occupent de plus de 10,000 aveugles!...

En revenant, il passe à Notre-Dame, et, adossé contre un pilier, il regarde longuement le jour mourir dans la splendeur des vitraux.

Le lendemain matin, au Bois, il observe avec tendresse l'eau refléter les teintes roses, les arbres se mirer dans le lac tranquille, les fleurs fraîches et les oiseaux, ces autres fleurs...

Il s'arrête pour voir jouer les petits enfants, pour caresser un chien...

"Voir!..." oh! le verbe indicible!... C'est si bon de voir encore!... de voir toujours!...

Il veut un drapeau à son lit:

—Comme elles sont belles, nos trois couleurs!...

Il caresse parfois l'étoffe... Et dans chacun de ses gestes, il y a de l'adieu...

Car il sent sur lui se fermer la porte de la lumière...

Il a maintenant l'impression de deux voiles noirs flottant derrière ses yeux intacts... Il ne voit plus que sur le mince espace où la rétine tient encore.

Mais ce soir?...

Mais demain!...

• • •

Un matin de mai, un matin de soleil et de fleurs, le sergent dit à la Soeur:

—Comme le jour est long à se lever!...

Mais tout d'un coup, il comprend l'affreuse vérité... C'est lui qui ne voit plus... lui qui est entré pour jusqu'à sa mort dans la grande nuit!...

—Mon pauvre petit!... s'écrie la Soeur.

Des larmes coulent des yeux éteints, de ces larmes d'homme si impressionnantes à voir...

Mais bientôt, les essuyant d'un geste de brave, le sergent fait un signe de croix et dit simplement:

—**Fiat voluntas tua!...**

Pierre l'Ermite.

LA CAMPAGNE DE GALICIE

Lemberg tombe aux mains des Autrichiens, mais les Russes remportent un succès sur le Dniester — Ils font 4,500 prisonniers

Londres, 25. — D'après une note officielle publiée par l'état-major austro-hongrois, Lemberg a été conquis après un combat très violent. Cete nouvelle n'a produit aucune surprise à Londres. On savait que les troupes austro-allemandes se trouvaient à portée de canon de la capitale de la Galicie et la capitulation n'était considérée que comme une question de jours. Jusqu'à maintenant, aucune nouvelle n'est venue de Pétrograd, mais on ne doute pas de l'exactitude de cette revendication autrichienne.

Une note publiée à Berlin indique que depuis le 12 juin soixante mille soldats russes et neuf canons ont été capturés.

• • •

Pétrograd, 25. — Le ministère de la guerre russe ne donne qu'une mention très courte des opérations dans le voisinage de Lemberg. On affirme que de violentes attaques ont été repoussées et que huit cents prisonniers ont été capturés près de Rawa Ruska, qui se trouve à cinquante kilomètres au nord-ouest de Lemberg.

Les Russes disent également qu'ils ont remporté une importante victoire à Nijniff sur le Dniester après un violent combat qui dure depuis le 15 juin. Plus de trois mille cinq cents prisonniers ont été capturés et on dit que les Cosaques sont à la poursuite des Autrichiens.

"Un autre succès russe, ainsi que la capture d'un millier de prisonniers, est annoncé près de la frontière de Bukovine. Le communiqué officiel dit:

"Un grand convoi ennemi chargé de cartouches a été saisi et brûlé samedi par notre cavalerie qui s'en est emparé en arrière de l'ennemi sur la route de Telschi à Lukniszki, dans la région de Shavli. Nos troupes s'emparèrent de ce grand convoi à la pointe du sabre et anéantirent plusieurs chefs qui le commandaient.

"Dans un violent combat qui eut lieu lundi sur la Ringova, notre infanterie a fait des progrès.

"A l'ouest du Niémen sur le front de Narrew et sur la rive gauche de la Vistule il y a eu une accalmie.

"Dans la région de Taneff notre infanterie a traversé pendant la nuit de dimanche la rivière près d'Ossoukha et a passé au fil de la baïonnette un bataillon du 8e régiment autrichien.

"Lundi soir nous avons repoussé de violentes attaques de l'ennemi au nord de la ligne allant de Gieszanow à Rawa-Ruska et avons capturé huit cents prisonniers.

"Dans la direction de Lvoff il y a eu des duels d'artillerie.

"Sur le Dniester, nous avons remporté un important succès sous Nijniff. Les Autrichiens ont envoyé au delà du Dniester de forts détachements contre lesquels nous combattons depuis le 15 juin sur le front d'Ostry-Koropetz-Kosmierjine- Snowidow —Uniche. A l'aube cete lutte a fini par un complet succès à notre avantage.

"Notre infanterie a enlevé d'assaut plusieurs fermes fortifiées près de Snowidow où l'ennemi a fait une vigoureuse résistance. Dans cette ville nous avons pris plus de trois mille cinq cents prisonniers et un grand nombre de mitrailleuses. L'ennemi, en pleine fuite, a été repoussé au delà du Dniester. Nos Cosaques, les suivant de près, ont traversé le fleuve sur quatre ponts de l'ennemi et ont continué à le poursuivre sur la rive droite. Près de Koropetz et Kosmierjine l'ennemi est aussi en retraite.

"Près de Jojava et de Zale Szezyky l'ennemi est retranché derrière des fils de fer barbelés placés près du Dniester.

"Lundi soir après un violent combat nous avons pris d'assaut les villages de Balamontovsky, Rawentz et Gromeshatz, et avons capturé un millier de prisonniers dont le commandant de la 42e brigade de Honved et de nombreuses mitrailleuses."

Pour Lire au Foyer le Dimanche



NAPOLEON

Dieu suscita du milieu du peuple un homme qu'il fit grand entre tous les autres hommes; et cet homme avait ses racines dans le peuple; et il avait un monde de pensées dans la tête; et son coeur était un abîme de puissance et de volonté; et son bras était un levier qui devait soulever la terre et la replacer sur une autre base; et son oeil savait comment il faut regarder l'homme pour le fasciner; et ses lèvres savaient comment il faut projeter la parole, pour la rendre puissante et victorieuse; et les moindres attitudes de son corps semblaient des actes de volonté et de puissance; et quand il paraissait sur le champ de bataille le coeur du soldat battait contre sa poitrine comme celui de la femme qui revoit son amant et tous devenaient amoureux de leur épée et sûrs de la victoire, rien qu'à le regarder.

Et les drapeaux qu'il avait conquis s'inclinèrent d'eux-mêmes au-dessus de sa tête et lui formèrent un trône; et l'auréole de gloire qui ceignait son front lui devint une couronne; et son épée rassassiée de combats se changea en sceptre; et de victoire en victoire, le héros monta jusqu'au premier trône de l'univers.

Et cet homme s'appelait Napoléon; et ce soldat, c'était le peuple sur le champ de bataille, et cet empereur, c'était le peuple assis sur le trône, et plus tard, dans son exil, Napoléon, c'était le peuple vaincu, et relégué sur un rocher aride, battu de tous les côtés par les flots et la tempête.

Car c'est là le propre de cet homme que toujours les destinées du peuple se sont retracées dans les destinées de sa vie, comme dans un symbole; et peut-être les générations futures trouveront-elles pour un de ces personnages symboliques dont le nom et la vie sont l'expression et l'image d'un peuple ou d'une époque de l'histoire.

Et les nations qu'il a conquises adorent encore son souvenir parce qu'elles voient en lui plutôt l'image du peuple que celle du conquérant; et sa vie sera l'épopée des temps futurs; et les élégies des poètes qui illustreront les siècles à venir pleureront autour de sa tombe; et la représentation de ses actions attirera les peuples dans les théâtres où l'homme va voir ceux dont la gloire a rejailli sur la nature humaine; et qui ont laissé une longue trace de lumière.

Et pendant que cet homme fut assis sur le trône les rois crurent que c'en était fait d'eux. Les peuples espérèrent que la victoire leur appartenait sans retour; et les rois suivaient avec anxiété les mouvements de son épée; et quand il la tirait du fourreau, la pâleur couvrait leur front; et quand il l'y remettait ils espéraient; et quand son épée se tournait vers le nord, le Nord tremblait; et quand elle se tournait vers l'Orient, l'Orient était consterné; et partout où cet homme posait le pied il s'y formait un abîme; et partout où il paraissait le passé s'enfuyait devant lui avec ses moeurs, ses institutions et ses usages; et l'avenir lui ouvrait ses portes dans toute leur largeur, afin de lui donner passage.

Il soufflait, et son souffle dispersait les trônes et les empires comme la poussière que soulève l'ouragan; il parlait, et de nouveaux peuples surgissaient à sa voix, et répondaient: Me voilà. Mais il crut que c'était assez pour lui de donner aux peuples de la gloire, et qu'il pouvait se passer de liberté; il voulut mettre la main sur l'épouse du Christ; Dieu lui retira la sienne et l'empereur n'eut plus pour trône qu'un rocher;; et sa mort fut extraordinaire comme sa vie; et afin que la grandeur de son nom ne fût point diminué par ceux qui le porteraient après lui, Dieu effaça jusqu'aux dernières traces de son nom; et l'unique fleur qui s'était épanouie de cette tige si forte et si puissante se flétrit sous le souffle de la mort; et tout le parfum de gloire qui s'exhalait du nom de Napoléon s'évanouit pour toujours.

Charles Sainte-Foi.

LA VERTU

Pourquoi la femme doit-elle être vertueuse avant tout?

Premièrement parce que son organisation et sa sensibilité la rendent plus impressionnable, et par là même, plus accessible à la séduction.

Deuxièmement son rôle dans la famille lui sera une source de bien des soucis, souvent des peines cuisantes provoquées par un mari difficile, ou des enfants oublieux de leurs devoirs ou encore par les accidents et les épreuves auxquelles bien peu de familles échappent. La vertu seule, pourra lui donner assez de courage pour vaincre toutes ces difficultés.

Troisièmement, l'éducation et la vertu, nous l'avons déjà dit, ne font qu'une seule et même chose; or, qui donne l'éducation première à l'enfant? N'est-ce pas la mère?

Une mère sans vertu manquerait donc du nécessaire pour remplir ce devoir si important qui lui incombe.

Apprenez donc à vos filles, mères chrétiennes, à vivre en présence de Dieu, à pratiquer la mortification, à réciter avec ferveur la prière du matin et du soir, à fuir le péché, à faire la Sainte Communion; chaque jour faites-leur lire une bonne lecture dans un livre bien choisi: comme serait le Saint Evangile, l'Imitation de Jésus-Christ, la Vie de Notre-Seigneur, la Vie des Saints; formez-les aux pensées sérieuses; faites-leur bien comprendre que ce qui rend une jeune fille aimable, ce n'est point sa chevelure, ou sa robe, mais bien sa douceur, sa bonté d'âme, sa patience, sa bonne humeur, et sa piété.

Alonzo J.

BIBLIOGRAPHIE

Le Parler Francais — Bulletin de la Société du Parler francais au Canada — Couronné par l'Académie française — Organe officiel du Comité permanent de la Langue française.

Sommaire

Rédaction et administration: **La Société du Parler Français au Canada, Université Laval, Québec.** — Abonnement: Deux piastres par an; au numéro, 20 sous.

A BERLIN

Dialogue rapporté par M. R. Duhamel:

—Voyons, Monsieur le journaliste, savez-vous quelle farine nous employons à la fabrication du pain K K?

—Oui, la poudre de Berlin pain pain.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

STATUES DE JEANNE D'ARC SUPPRIMEES

Sur la foi de la **Gazette de Cologne,** des agences de publicité française ont annoncé il y a trois à quatre semaines, que l'évêque de Metz avait ordonné à son clergé de faire disparaître de toutes les églises de son diocèse les statues de Jeanne d'Arc.

Ca été une douloureuse surprise chez les catholiques de France et l'on s'est d'abord pris à douter de la véracité de cette dépêche. Mais il semble maintenant qu'elle l'est. Au moins M. le chanoine Collin, directeur du **Lorrain,** le croit, et il en donne les raisons suivantes:

"Et d'abord, se demande-t-il, la nouvelle est-elle vraie? Le fait brutal, hélas! ne parait douteux pour personne, et il a blessé douloureusement dans leurs sentiments les plus sacrés tous les Lorrains de France. Une chose comme celle-là ne s'invente pas. La pangermaniste **Gazette de Cologne,** qui a toujours vu rouge quand il était question de France ou d'Alsace-Lorraine, a bien pu en avoir l'idée et la souffler à l'opinion par quelqu'un de ses correspondants; aussitôt, les autorités militaires auront fait diligence pour exécuter ce redoutable ennemi de l'empire; donner des ordres partout, prévenir peut-être l'évêque, et, qui sait, commander en son nom, tout cela aura été l'affaire d'un coup de téléphone. On ne tergiverse pas beaucoup chez eux, on n'y va point par quatre chemins, surtout quand il s'agit d'une sainte française qui n'est venue en ce monde que pour sauver son pays, montrer les merveilleuses relations qu'il y a entre la religion et le patriotisme, et affirmer de l'une qu'elle est, sinon la source, du moins la moelle nourricière de l'autre."

Pour M. le chanoine Collin, c'est donc un acte gouvernemental. Et l'évêque? N'est-il pas à blâmer, dira-t-on? Non, répond M. le chanoine Collin, et voici pourquoi.

"Tout au plus a-t-il subi la chose sans avoir le moyen matériel ou légal de s'y opposer. Le culte de Jeanne d'Arc n'est encore, en somme, autorisé que pour la France et non dans toute l'Eglise: l'an dernier, Mgr Benzler avait demandé à Rome l'utorisation de célébrer à Metz la fête de Jeanne d'Arc comme Lorraine; la Congrégation des Rites la lui a refusée en donnant pour raison que la Bienheureuse n'était pas du diocèse. Il n'y avait donc pas de parti pris chez l'évêque de Metz vis-à-vis de la sainte héroïne; du reste, pour Allemand qu'il soit, il n'en est pas moins un moine pieux et à l'âme scrupuleuse et il n'aurait jamais consenti à coopérer à un sacrilège. Vous auriez voulu peut-être qu'il eût la force d'âme de protester? La liturgie ne lui fournissait pour cela aucune base, au contraire, et il n'avait qu'à s'appuyer sur le sentiment populaire et sur l'opinion de ses fidèles. Mais c'est précisément cela qui offusquait les Allemands: si la chère image de Jeanne d'Arc n'avait pas été si puissante pour entretenir le souvenir et l'espoir au coeur des Lorrains, elle n'aurait pas gêné ou effrayé leurs maîtres; aussi bien peut-être ont-il déjà constaté qu'elle combat pour les Français; elle leur laisse faire sans doute le gigantesque effort qui est nécessaire, mais elle les aide moralement, les encourage et les soutient; les Allemands ont pu voir cela dans les carnets de nos soldats prisonniers ou morts.

"Je crois donc que c'est l'exaspération teutonne seule qui vient de commettre cette nouvelle faute: ils n'ont pas eu besoin de l'évêque pour défendre aux prêtres de parler français dans les rues ni pour faire annoncer de fausses victoires par les curés; ils ne se seront guère plus souciés de son assentiment pour essayer de détruire le culte de Jeanne d'Arc. Non, l'évêque, dont le premier discours en Lorraine a été un discours français le jour de son sacre devant les plus hautes autorités de Strasbourg, qui, depuis s'est toujours montré bienveillant et favorable aux indigènes, qui, dernièrement, a refusé, malgré toutes les instances, d'imposer à son clergé, la soutanelle allemande, ne peut pas avoir directement porté atteinte à l'honneur et au culte de l'héroïne lorraine. Il aurait dû, dira-t-on, s'y opposer et donner des ordres contraires. Eh! c'est facile à dire: il n'est pas facile aujourd'hui de renouveler le geste d'Ambroise devant Théodose: vous l'auriez fait, moi aussi, parce que nous avons l'âme uniquement française, mais l'héroïsme ne s'impose pas, aux autres surtout."

LA DEPOPULATION EN FRANCE

A en croire les statistiques fournies par l'Académie des Sciences Morales et Politiques, le chiffre des naissances, dans la République française, serait tombé, au cours des derniers vingt ans, de 860,000 à 750,000 par année, soit une diminution annuelle de 110,000.

Le général de Moltke disait, dès 1870, que la France perdait, chaque année, une grande bataille contre l'Allemagne, du seul fait de la limitation de sa natalité. L'avertissement d'un ennemi n'a servi de rien.

On estime que si cette descente se continue, les classes militaires des vingt prochaines années seront de 50,000 hommes moins nombreuses que celles enrôlées en 1914, 1915 et 1916.

On voit où cela mène! On voit moins, en France, d'où cela vient. Proposer des prix d'encouragement, des distributions générales de récompenses, des avantages matériels aux parents de familles nombreuses — une famille de quatre enfants serait, là-bas, une famille nombreuse! — ne peut être qu'un remède d'économiste qui ne sait rien des principes sur lesquels se fondent les sociétés et les familles.

Les familles nombreuses viennent aux parents qui pratiquent les enseignements du catéchisme et pas aux autres. Ce qu'il faut aux pères et mères, disons mieux: aux hommes et femmes de France, c'est réapprendre leurs devoirs et c'est trouver, dans la foi catholique, le courage de les accomplir. Que l'on commence par remettre Dieu dans les âmes, dans les moeurs, dans les lois, dans les écoles de France, et il y aura, alors et tout de suite, beaucoup de soldats dans les armées de la république, beaucoup d'enfants dans les foyers vides, une grande joie et une grande bénédiction sur la terre française.

NEUTRALITE SCOLAIRE

Les Etats-Unis, lisons-nous dans le **Messager Canadien du Sacré-Coeur,** commencent à s'apercevoir que le système de l'école publique neutre produit des fruits de mort.

En 1903, parmi les délinquants de la Pennsylvanie, 350 avaient fréquenté l'école publique, 5 les écoles privées; en 1904 la proportion était de 406 contre 8; en 1908, 542 contre 2.

Dans les autres Etats les proportions sont à peu près semblables. Il est vrai que le nombre des écoles neutres est considérable en regard des écoles paroissiales. Cependant on compte aux Etats-Unis 5,000 écoles paroissiales environ, fréquentées par 1,500,000 enfants. Devant ces résultats M. Eliot, ancien président de l'université Harvard, déclare que le pays est désenchanté des résultats de l'éducation populaire.

En 1912, M. Taft disait que l'éducation religieuse est la meilleure garantie du bonheur des élèves.

Le pasteur protestant de Witt Talmage a avoué que l'Eglise catholique est la seule en Amérique qui ait résolu convenablement le problème des enfants dans les écoles paroissiales.

Le président de l'université Clark a dit: "Quoique protestant, je suis persuadé que le succès de l'éducation morale de la jeunesse n'est pas convenable sans l'élément religieux. Aujourd'hui je donne raison aux catholiques qui affirment que c'était une méprise que de séculariser l'école d'une manière telle, et la voilà devenue un foyer d'impiété."

LA PRIERE D'UNE PETITE FILLE

Aux mains coupées

Une fillette de six ans, les deux bras emmaillotés de pansements, s'est agenouillée pour sa prière du soir. Elle parle tout bas, si bas que personne ne pourrait entendre ce qu'elle dit:

Seigneur, je n'ai plus de mains!

Un cruel soldat me les a prises, en disant que les enfants belges et français n'avaient pas le droit d'avoir des mains, que ce droit appartenait seulement aux enfants des Allemands. Et il me les a coupées. Et cela m'a fait beaucoup de mal. Mais le soldat riait en disant que les enfants qui ne sont pas allemands ne savent pas souffrir.

Depuis ce jour-là Seigneur, maman est folle et je suis toute seule.

Papa a été amené par les soldats allemands, le premier jour. Il ne m'a jamais écrit. Il doit avoir été fusillé, comme ils ont fait avec le papa de mes petites camarades, Denise, Jeanne, et Françoise.

Seigneur, je suis sans parents, sans maison, sans mains. Je ne puis même plus faire ma prière comme on m'avait appris, puisque mes deux bras sont comme deux bâtons, puisque je n'ai plus de mains à joindre devant vous.

Seigneur, écoutez-moi tout de même. Je suis une petite fille si malheureuse.

Voilà ce que je demande aujourd'hui:

Ce n'est pas que maman ne soit plus folle. Au contraire, il faut qu'elle reste folle, puisque sa folie c'est de dire que mes mains sont les plus jolies mains d'enfants qu'elle connaisse; qu'elles sont les reines des petites mains d'enfants; qu'elle va les habiller de soie, mais qu'elle voudrait les voir un peu plus blanches, un peu moins rouges.

Si maman recouvrait la raison elle verrait que je n'ai plus de mains, et elle serait trop malheureuse.

Seigneur, je ne vous demande pas non plus que mon cher papa revienne. Je sais bien que les papas que les Prussiens ont emmenés ne reviendront pas...

Seigneur, écoutez la prière d'une petite fille à laquelle les Allemands ont pris ses parents, sa maison, ses mains.

Ecoutez-la.

Je vous demande de couper les mains de la petite fille de l'Empereur des Allemands. On m'a dit à l'école, quand il y avait une école, dans le village, que ce méchant roi avait un fils, aussi barbare que lui et que son fils avait une fille, qui doit être de mon âge.

Seigneur, je vous demande de couper les mains à cette petite fille, dont le papa et le grand papa font souffrir les enfants des Belges et des Français.

Elle doit se servir de ses mains comme toutes les petites filles du monde, pour jouer à la poupée, et faire des boucles avec les cheveux et la moustache de son grand-père, pour caresser la joue de sa maman.

Seigneur, coupez-lui les mains! Je ne vous demande pas de me les donner pour remplacer celles qu'un soldat allemand m'a prises.

Non!

Non, je vous demanderai de les envoyer à son grand-père, au chef de tous ces cruels soldats, et de lui dire que c'est vous, le Maître de tous les hommes, de tous les Empereurs, que c'est vous, mon Dieu, qui avez coupé les mains à sa petite fille, pour lui apprendre combien cela fait mal aux enfants, aux grands-pères et au bon Dieu.

... ...

Le matin, après une nuit entrecoupée de réveils terribles, de cauchemars effrayants, l'enfant appelle la Soeur infirmière.

L'enfant. — Ma Soeur, est-ce que ca met longtemps pour arriver au ciel une prière?

La Soeur. — Mais non, généralement le bon Dieu les reçoit tout de suite. Il a l'oreille si fine.

L'enfant. — C'est dommage.

La Soeur. — Pourquoi?

L'enfant. — Parce que, hier je lui ai dit des choses que je voudrais bien rattraper maintenant.

La Soeur. — Qui sait? Hier soir le temps était si mauvais, la pluie tombait si fort... Peut-être ta prière s'est-elle trouvée retardée. Tu pourrais en envoyer une autre ce matin. Comme le ciel est tout bleu, je pense que celle-ci arrivera en même temps que l'autre.

L'enfant, sans répondre, ferme les yeux, et très vite au-dedans d'elle-même, corrige ainsi sa prière de la veille:

Seigneur, j'ai réfléchi... Ce serait très mal de faire souffrir la petite fille du cruel Empereur des Allemands. Ce n'est pas sa faute à elle, si son grand-père et son papa ont dit de couper les mains aux enfants des Belges et des Français. N'exaucez pas ma prière d'hier soir!

Contentez-vous de couper les mains à la poupée de la petite Impératrice, qui doit avoir mon âge, et de lui dire que c'est comme ça qu'on a fait avec une petite fille française... qui va en mourir de chagrin!

André Muller.

L'ASSOMPTION

Nous ne voulons pas parler de ce point de doctrine catholique qui nous enseigne que Marie, la Vierge Immaculée, est montée au ciel en corps et en âme, mais de la Société Acadienne formée sous ce vocable.

La société qui a nom l'Assomption a été organisée, il y a déjà plusieurs années, dans la Nouvelle-Ecosse, la vieille Acadie, par les descendants de ces Acadiens brutalement chassés du sol, mais désireux de reprendre leur place au soleil des générations fortes et patriotiques.

Les Acadiens manquaient d'hommes et d'institutions pour en former. Ils ont voulu avoir les uns et les autres.

Pour arriver à mettre leurs institutions d'enseignement secondaire sur un pied d'efficacité, il leur fallait des hommes spécialement formés. Pour les former il fallait des ressources financières. Comme des hommes sérieux et pratiques, ils s'organisèrent et mirent la main dans leur poche.

L'Assomption est née de ce mouvement. Avec les humbles cotisations des membres, les dépenses de collège de leurs jeunes gens intelligents furent défrayées, et après quelques années de ce dévouement pratique, ils avaient les têtes qui les mirent sur la voie du succès.

Ils nous donnent là une fière leçon, ces Acadiens.

Nous avons ce qui leur manquait, mais il nous manque ce qui fit le succès de leurs revendications, le patriotisme qui sait ne pas reculer devant une piastre par année.

Notre Société Saint-Jean-Baptiste provinciale vient de mettre en terre la semence qui est appelée à donner des fruits savoureux de succès pour les nôtres, dans l'Ouest Canadien, à condition cependant qu'imitant le zèle pratique des Acadiens nous sachions que le patriotisme qui ne sait pas se traduire en sacrifice d'une piastre par année, pour le succès de la cause commune, n'est pas de la race de celui qui fut le secret du succès des Acadiens dans les provinces maritimes.

La colonisation par les nôtres est nécessaire pour appuyer l'oeuvre de nos établissements d'instruction secondaire et supérieure. Nous avons et nous aurons des têtes, mais aurons-nous des soldats?

Tout grand arbre sort d'une semence extérieurement insignifiante. La Société Saint-Jean-Baptiste provinciale a déposé la semence en terre, la laisserons-nous misérablement périr, faute de coopération?

La parole est aux têtes dirigeantes dans chacun de nos centres canadiens-français.

HUMOUR ANGLAIS

Dans un café des Flandres:

—Garçon? Je tiens à vous dire quelque chose. Le café que vous venez de me servir a du bon et du mauvais.

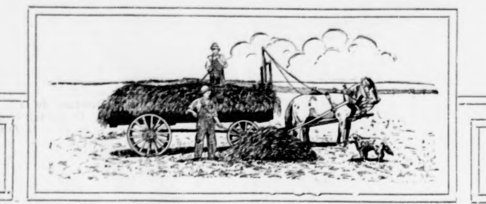
—Ah! Et le bon?

—C'est qu'il n'y a pas de chicorée dedans.

—Oh non! Et... le mauvais.

—C'est qu'il n'y a pas, non plus, de café.

Autour de la Ferme



LE MARCHE

De façon générale, le marché aux bestiaux a plutôt été pauvre ces dernières semaines. Les arrivages ont ordinairement été peu importants. Surtout l'on n'a vu que très rarement offert en vente du bétail de toute première valeur. Ce sont surtout des animaux de pâturage qu'on a offert en vente. C'est surtout le bétail de boucherie qui a obtenu les bons prix. Ainsi quelques taureaux "dry fed" ont obtenu de 8½ à 8.65; un lot a même atteint 9. Les taureaux de pâturage de bonne qualité et gras obtiennent de 7½ à 8; quelques autres auxquels on a donné en plus du pâturage un peu de grain ont obtenu 8¼. Samedi dernier un lot de taureaux de pâturage, pesant à peu près 1,200 livres, a obtenu 8¼; un autre lot analogue a obtenu 8.35. On note une bonne demande pour les vaches. Tout ce qui se présente de gras est vite enlevé. Les meilleures vaches obtiennent de 6 ½ à 7 et les génisses de choix de 7½ à 8; quelques exceptions ont fait une bagatelle, vingt-cinq sous à peu près, de moins que la semaine précédente. Le boeuf (oxen) moyen et ordinaire a plutôt eu une mauvaise semaine. Presque toujours le prix payé a été de 25 à 50 sous inférieur à celui de la semaine précédente. Les marchés du dehors n'offrent qu'une faible demande pour les animaux de race et d'éleyage et de façon générale on note une diminution de vingt-cinq sous. Peu de laitières en vente: leurs prix n'ont guère varié. La majeure partie du bétail de pâturage n'est qu'en moyenne condition et les prix qu'on offre pour sont plutôt élevés.

Rarement, depuis quelque temps, a-t-on vu plus déplorable marché pour le porc. La côte sur les marchés de l'est a été s'affaiblissant de jour en jour et le marché local s'est tout naturellement ressenti du déclin des marchés de l'extérieur. Très peu de cochons ont obtenu la semaine dernière le prix de 8 sous. Samedi le marché s'est beaucoup amélioré et beaucoup d'offres ont trouvé prenant à 8.15 et 8.20. Actuellement le marché est plus favorable et la plupart des offres se font à 8.25. Les truies (rough) se vendent autour de 6¼ tandis que les "lights" obtiennent 6¾. On offre de 6¼ à 6½ pour les cochons de 50 à 90, et 4½ pour les "stags". Chaque jour le marché s'améliore; il est bien meilleur aujourd'hui qu'il l'était la semaine dernière. Le marché aux moutons et brebis a été tout à fait nul; rien à mentionner sur ce point.

Le veau de boucherie a obtenu la semaine dernière de 7½ à 8½. Les autres, ordinaires et de bon poids, de 6½ à 7 sous.

Envoyez à la crêmerie de la crème No 1. Il y aura pour vous profit et ce vous sera un sujet de légitime fierté.

Tuez les mauvaises herbes pendant qu'il en est temps. Car le vieux proverbe vaut toujours qu'une mauvaise herbe détruite à temps prévient la venue de neuf autres.

L'élevage est la soupape de sûreté de l'agriculture.

C'est une bonne chose que de tenir le poulain au pâturage. Cela vaut beaucoup mieux que de le laisser suivre la mère aux champs. Un pareil système donnera pleinement d'exercise au poulain, diminuera les chances d'accident et donnera au poulain cette vigoureuse croissance du jeune âge dont découle en définitive la force et la valeur du cheval.

Sur toute ferme, à cette époque se trouvent quelques veaux, poulains, cochons ou moutons. Pourquoi n'en pas donner un à chacun de vos enfants. Ce sera le sien; à lui il incombera de le nourrir, d'en prendre soin, de l'élever. Ce sera pour cet enfant un cours pratique d'élevage et bien de nature à lui donner le goût de son métier.

Bien élever des veaux veut dire qu'on leur apprend de bonne heure à se nourrir de grain. Un peu d'avoine, toute entière ou roulée, avec la ration usuelle de lait, leur est très utile. Surtout n'oubliez pas de leur donner un abri au pâturage. Vous-mêmes comment aimeriez-vous brûler en plein soleil?

Avec la tournure que prennent les événements, l'Europe va offrir bientôt aux éleveurs un marché extraordinairement favorable. Actuellement nous ne sommes qu'au début de ce déplacement de marchés, mais l'on peut être certain que si cela se poursuit, si les fortes armées européennes continuent la lutte, il leur faudra d'énormes quantités de viande. Devant cette forte demande, les prix devront nécessairement monter. Déjà la France et l'Italie ont commencé à acheter de l'Amérique et des contrats ont été donnés tant pour du bétail vivant que pour du bétail abattu. On mentionne déjà des arrivages aux ports de France. Ainsi Armour et Co., de Chicago, ont, il y a deux semaines, expédié 1,650 têtes de bétail. Ceci n'est qu'un commencement. Les gouvernements de France et d'Italie ont d'abord demandé des animaux de 1,500, mais des ordres subséquents demandent des animaux plus légers.

Aussi, il est donc pratiquement certain qu'il y aura sur ce continent un bon marché, mais les producteurs doivent bien se souvenir que le bétail gras, en bon ordre, obtiendra de forts meilleurs prix que le bétail maigre, en mauvais ordre. Si aujourd'hui l'on offre pour le bétail des prix moins avantageux, c'est tout simplement imputable à l'afflux du bétail de pâturage. On se dispute toujours ceux qui sont en très bon ordre. Au fur et à mesure qu'augmenteront les débouchés européens, il est certain que la côte se fera de plus en plus favorable. En attendant qu'on se garde de jeter sur le marché des animaux maigres. Plutôt, qu'on les garde, qu'on les engraisse afin d'obtenir les meilleurs résultats quand la pression des marchés européens se fera sentir.

Deux des raisons les plus fréquentes qui font qu'un cheval n'a pas toute sa nourriture, c'est qu'il se trouve si près de son voisin que celui-ci lui vole sa portion ou c'est que sa crèche laisse couler le grain.

LA COOPERATION EN AGRICULTURE

Le croiriez-vous? Quelqu'un n'est pas content de mon griffonnage au sujet de la coopération agricole, dans la **Liberté** des 4 et 19 mai.

On y a vu une entrée en campagne contre les intermédiaires, les agents, et les commerçants— on voudrait leur faire tort!.... Rien que cela!

Qu'en dites-vous? Ce reproche s'adresse aux coopératives — non à moi personnellement — et il n'est pas nouveau. J'en prends occasion pour élucider cette question.

Pour y répondre il faut considérer l'importance des intérêts en jeu et le rôle des personnes intéressées.

1o. **Intérêts en jeu.** Quand il y a opposition d'intérêts, les plus importants doivent l'emporter sur les autres. Par intérêts les plus importants, nous ne tenons pas compte de l'intérêt pécuniaire seul, — car il vient en dernier lieu — mais de l'intérêt **primordial,** celui dont dépend tout autrè, celui, en un mot, qui est le **plus utile** à la société. Tous les autres intérêts lui sont subordonnés, et leur importance relative dépend des services qu'ils peuvent lui rendre.

Or, en matière économique et sociale, **l'intérêt primordial, c'est celui du producteur et du consommateur.** Que nous importe, en effet, toute la théorie des commerçants et intermédiaires de toutes sortes, s'il n'y a personne pour produire les articles de commerce, ni personne pour les consommer?

2o **Rôle des personnes intéressées. — L'utilité sociale** du commerçant, de l'agent ou de l'intermédiaire (appelez-le comme vous voudrez) se mesure d'après **les services qu'il rend à la production et à la consommation,** (et non pas à la production seule au détriment de la consommation, et vice versa). **Son droit à un profit** — et c'est là l'important de la question — socialement parlant, "est en raison de l'importance des services qu'il rend au producteur et au consommateur". Donc si le producteur et le consommateur peuvent **se passer avec avantage** de l'intermédiaire qu'ils trouvent trop onéreux; c'est leur droit et leur intérêt de le faire, et personne ne peut les en blâmer.

Ainsi, par exemple, tout le monde se rappelle la campagne faite par les journaux de l'Ouest, il y a deux ans, contre les profits exorbitants des commerçants de pommes.

Les enquêtes révélèrent que les pommes, qui étaient livrées au marché pour 50 sous le baril, par les producteurs d'Ontario, se vendaient à Winnipeg $4, $4.50 et $5 le baril; d'où scandale. Ici, évidemment, au lieu de rendre service au producteur et au consommateur, l'intermédiaire (commerçant), devenait par trop onéreux. Au lieu d'être utile, il devenait nuisible, avec ses profits de 100, 150 et 200 pour cent, au détriment du producteur et du consommateur.

Voilà un cas où une association coopérative eut rendu d'immenses services, en éliminant (1) les intermédiaires et se mettant directement en rapport avec le producteur.

Supposez une paroisse, ayant une coopérative d'achat. S'assurant qu'elle pouvait disposer parmi ses sociétaires, de la charge d'un wagon de pommes, elle eut pu s'aboucher directement avec le ou les producteurs capables de lui fournir cette marchandise. Au lieu de 50 sous le baril, elle eut pu lui offrir 75 sous ou même $1, soit 50 ou 100 pour cent de plus pour sa marchandise. Voilà qui est bien acceptable pour un producteur.

Au prix d'achat, ajoutons $1.50 par baril pour frais de transport, et manipulations diverses, (ce qui est énorme): ces pommes eussent donc valu, tout au plus, $2.50 le baril, rendues à destination. Cela signifie une épargne, pour le consommateur, de 60 à 100 pour cent au moins. Ca en vaut la peine.

Qui eut pu blâmer producteur et consommateur, ou coopérative de production et coopérative d'achat d'en agir ainsi?

Dans le cas présent, l'intérêt de la société en général est bien l'intérêt **primordial** du producteur et du consommateur, qui tous deux bénéficient d'une telle organisation coopérative. Et l'exemple cité est un cas typique, d'intermédiaire nuisant au lieu de rendre service, à la fois au producteur et au consommateur.

Au surplus, disons-le franchement, en beaucoup d'endroits, ce sont les fautes du commerce qui ont provoqué la création des coopératives; parce qu'on y abusait de la situation précaire et des besoins des producteurs et des consommateurs.

En général, les commerçants locaux n'ont guère à se plaindre de la présence de coopératives agricoles. Car les opérations de ces coopératives sont restreintes aux articles de première nécessité. Et les bénéfices plus élevés du producteur comme les économies faites par le consommateur, grâce à la coopération, mettent ces messieurs en état d'acheter sinon plus, du moins de payer mieux les commerçants locaux, sans y faire de crédit.

J.-C. St-Amant, Ptre.

---

(1) Dans la définition de la Coopérative (la **Liberté** du 4 mai), une erreur typographique me fait dire qu'elle est une "organisation sociale qui vise, sinon à **améliorer** — il faut lire **éliminer** — du moins à réduire le nombre et le profit des intermédiaires, soit dans l'intérêt des producteurs, soit dans l'intérêt des consommateurs".

PIQUE-NIQUE

Il y aura un grand pique-nique donné par le Club de Lorette, Man., le 1er juillet 1915.

Dîner et souper servis sur le terrain. Balle et autres amusements.

LE MARCHE

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Boeufs—

Premier choix	$8.00 à $8.85
Bon choix	$7.15 à $7.75
"Feeders"	$5.65 à $6.35
"Stockers"	$5.75 à $6.10
Moyens	$5.10 à $5.25

Taureaux—

Premier choix	$5.00 à $5.25
Moyens	$4.60 à $5.00
Légers	$3.75 à $4.00

Boeufs—(Oxen)

Premier choix	$5.25 à $5.75
Bon	$4.75 à $5.25
Moyens	$3.75 à $4.25

Vaches—

Premier choix	$6.25 à $6.75
Bon choix	$5.75 à $6.25
Bon	$5.00 à $5.50
Conserve	$2.50 à $3.00

Génisses—

Premier choix	$6.75 à $7.25
Bon choix	$6.25 ê $6.50
Bon	$5.50 à $6.25
"Stockers"	$5.00 à $5.50

Veaux—

Choix, 125 à 325 liv	$7.25 à $8.25
Moyens	$6.75 à $7.25
Lourds	$5.25 à $6.50

Cochons—

De choix	$8.20 à $8.30
Bons: 110 à 140	$6.50 à $6.75
Légers: 110 et moins	$6.00 à $6.50
Truies maigres	$4.50 à $5.00

LES PRODUITS

Prix du gros

Fin de la semaine dernière

Ooeufs—

Frais pondus	17-18

Beurre—

Crêmerie	25-26
Ferme (dairy)	18-20

Saindoux—

En briques	13½
Chaudière (50)	$6.88
Seau (20)	$2.82
Caisse (5)	$8.62
Caisse (3)	$8.10

Fromage—

Nouveau	18
Twins	.20
Vieux	.22

Viandes préparées—

Boeuf	14-14½
Veau	15
Mouton	16½-17
Porc	11½

Viandes cuites—

Jambon	14-18
Bacon	.13-.18
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	.22
Bologne	.10
Saucisse de porc	.10
Pieds de cochons	$1.25

Volailles—

Coqs	08
Poulets	.09
Dindes	.12
Canards	.09
Oies	.09

Alimentation—

Son (tonne)	$26—$27
Gru	$28—$29

Sucre—

Extra, garanti	$7.00

Foin et fourrage—

Manitoba, naturel	$23
No 2	$21
No 3	$16
Sauvage, No 1	$14
Sauvage, No 2	$12
Sauvage, No 3	$11
Avoine, le boisseau	68-70
Blé, No. 4, la tonne	30-31
Avoine cassée	$41-42
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$33-$34

Fleur—

Best Patents	$7.20
Bakers	$6.70
Clears	$5.80....
XXXX	$4.70

Peaux—

Gelées	11—12
Brutes, No 1	5—5½
Brutes, No 2	4—4½
Laine: rude	13-14
Laine: douce	16-18

LES GRAINS

Blé—

No 1 nord	132½
No 2 nord	129½
No 3 nord	125½

Avoines—

No 2 C W	.55¾
No 3 C W	.54
Extra No 1 fourrage	.54
No 1 fourrage	.53
No 2 fourrage	.52

Lin—

No 1 N W C	151¾
No 2 C W	148¾

LE PAPE ET LA GUERRE

(Le **Devoir**)

Le télégraphe a apporté cette nuit aux journaux du matin une prétendue conversation de Sa Sainteté Benoît XV avec M. Latapie, de la **Liberté,** de Paris, qui fera sans doute le tour du monde, mais qu'il convient d'accueillir avec une grande réserve.

Ainsi que le fait remarquer Mgr Battandier, dans une lettre publiée par la **Semaine religieuse** d'hier, on a mêlé le Pape à beaucoup trop de choses depuis le commencement de la guerre. Il s'est mené autour du Vatican une double campagne d'allure à la fois diplomatique et politique dont les échos sont venus jusqu'au Canada. Les uns ont voulu confisquer à leur profit l'immense force morale que représente le Saint-Siège, les autres ont entrepris de ruiner autant que possible l'influence du Pape, en le présentant comme l'allié de tel ou tel groupe de combattants et en surexcitant contre lui les passions nationales.

La chose est d'autant plus facile que, dans chaque pays, ces passions sont portées au plus haut point et que les campagnes de presse menées ou surveillées par les gouvernements tendent à faire croire que, dans cet effroyable conflit, **toutes** les violations du droit et de la justice sont du même côté, que ces violations sont admises de tous, et que la cause de tel pays déterminé emporte la **totalité** des intérêts supérieurs de l'humanité.

La conversation publiée par M. Latapie porte, à certains égards,

au Souverain Pontife un interro-

le caractère de l'invraisemblance: il semblerait, à en lire la version transmise par le télégraphe, que le journaliste français a fait subir gatoire judiciaire, le pressant comme un avocat habile fait d'un suspect. On n'imagine pas que la scène ait pu se passer ainsi et l'on doit, encore une fois, accueillir avec une extrême réserve toute cette conversation et les allégations qu'elle contient.

Telle quelle cependant, elle montre la complexité de la situation qui se présente aux autorités romaines. A chaque accusation produite contre les Allemands, par exemple, ceux-ci répondent par une négation spécifique — et comment, dans l'état actuel des choses, le Saint-Siège peut-il mener une enquête approfondie sur chaque cas? Et si l'on accuse les Allemands d'avoir enlevé comme otages des prêtres français et belges, les Autrichiens prétendent que les Russes ont enlevé un certain nombre de prêtres de leur pays et l'évêque de Crémone aurait déclaré que les Italiens ont déjà pris comme otages dix-huit prêtres autrichiens.

Le Pape, père commun de la famille chrétienne et qui reçoit au Vatican les échos du monde entier, dont la vision n'est point limitée par les préjugés nationaux ou par la censure officielle et qui sait mieux que personne la complexité des intérêts en cause, porte ses regards sur l'ensemble du monde.

Il a rappelé à tous les principes qui doivent régir la guerre, il a flétri, en termes généraux, les crimes commis. Qui osera dire qu'en l'état actuel des choses, il devait aller plus loin? Qui osera substituer son jugement personnel, toujours suspect de passion nationale, et son information ridiculement limitée au jugement du Père qui sait les besoins de tous ses enfants et dont le coeur et la pensée dominent l'effroyable guerre?

Le Pape, depuis le commencement du conflit, a utilisé toute son influence, tous les moyens d'action dont il dispose, pour atténuer l'horreur des maux qui affligent le monde. Il n'a pas seulement invité l'humanité à prier pour le rétablissement de la paix, il a offert des secours aux victimes, il a assuré l'échange d'un certain nombre de blessés, rendant ainsi à leurs familles des malheureux qui lui en témoignent la plus vive reconnaissance. Il a largement contribué à faire briller sur les champs de carnage ce rayon de charité et de bienfaisance qui apparaît comme l'aube de jours meilleurs.

Et nulle influence — si on ne l'écarte délibérément — ne saurait davantage aider à refaire une Europe plus amie de la justice, et donc plus stable, plus assurée de l'avenir.

• • •

Il est un autre aspect de la question que les dépêches mettent en lumière et qui s'imposera forcément à l'attention du monde: c'est la situation que fait au Saint-Siège l'entrée de l'Italie dans le conflit.

Déjà le Pape a dû renoncer à tenir le consistoire qui devait se réunir vers ces temps-ci, les ambassadeurs des pays ennemis de l'Italie, accrédités près de sa personne, ont quitté Rome; ils ne pouvaient guère y rester sans risquer d'être molestés ou accusés de faire de l'espionnage, et tout ceci aurait pu causer au Saint-Siège les plus graves ennuis. Leur départ, par ailleurs, gêne les libres relations du Pape avec une partie de ses ouailles.

Et, vienne une crise — grande victoire ou défaite — qui surexcite les passions populaires, que se passera-t-il à Rome, alors qu'une partie de la presse européenne s'est efforcée de donner au Pape figure de partisan des Austro-Allemands et qu'on a fait précéder l'entrée en scène de l'Italie venture garibaldienne?

La guerre a remis en lumière maints problèmes d'une extrême gravité. On ne tardera ps à s'apercevoir qu'elle repose, avec une acuité sans égale depuis 1870 ,la "question romaine" et le problème de la liberté pontificale.

Omer Héroux.

DUNKERQUE SOUS LES OBUS

Trente-six tonnes d'obus tombent sur la ville — Le port n'est pas touché

Dunkerque, 25. — Trente-six tonnes d'explosifs et de métal ont été lancées hier sur Dunkerque, des positions occupées par les Allemands en arrière de Dixmude. Plusieurs habitants ont été tués ou blessés et des dégâts considérables ont été occasionnés, mais pas un seul obus n'a atteint le port ou un autre point stratégique important.

Les habitants n'ont pas paru plus impressionnés par ce bombardement que par les précédents, et les premiers trains, qui ce matin ont quitté la ville, ne transportaient pas plus de voyageurs qu'à l'ordinaire.

Le premier obus est tombé sur la ville à l'aube, et les autres ont suivi à intervalles de 25 minutes jusqu'à 6 heures et quart du soir.

Ils sont arrivés sans que la population ne soit avertie, car quoique l'on entende constamment de Dunkerque les canons des alliés installés le long de la frontière belge, le canon monstre qui a lancé ces obus de 40 centimètres d'un point situé à plus de 32 kilomètres, n'a fait entendre, à Dunkerque, aucun bruit spécial.

Le sifflement de l'obus n'avertit pas de la venue du projectile, car le bruit n'est entendu que dans les 200 derniers mètres du parcours et presque en même temps se produit une explosion qui fait trembler la terre.

A peine la fumée du premier obus s'était-elle élevée dans l'air, que des affiches portant l'inscription: "Refuge en cas d'alarme" commencèrent à apparaître sur les murs de certaines maisons ayant des caves où les habitants peuvent être en sécurité.

Bien des habitants, vêtus à la hâte, se précipitèrent dans ces refuges. Un plus grand nombre encore se précipita vers l'endroit où avait eu lieu l'explosion, espérant venir en aide aux victimes. Toutes les fois qu'un de ces énormes projectiles arrive à destination, le travail des sauveteurs est réduit au minimum, car le projectile détruit immédiatement presque tout dans les environs. Les rues, en bien des endroits, étaient couvertes de débris de verre, de pavés brisés avant que ne commence le déblaiement.

Dans les intervalles de ces quinze heures de bombardement, un calme lugubre a régné dans la ville. La population s'est montrée peu excitée et aucune panique ne s'est produite. Quand le bombardement eut cessé, les rues ont repris l'aspect qu'elles ont ordinairement depuis le début de la guerre, et parmi les personnes qui se rendaient à leurs affaires sans précipitation ni confusion, les gamins accouraient en foule dans les endroits où avaient éclaté les projectiles, cherchant des fragments d'obus pour vendre aux passants. Le courant électrique a été interrompu, mais on a pu se servir du gaz comme à l'ordinaire.

Les personnes qui s'étaient réfugiées dans les caves, en sortirent avant le matin au son de la violente canonnade venant du front et qui n'avait pas cessé de toute la nuit.

EN PROVINCE

Ces semaines dernières nous avons reçu nombre de correspondances ridicules et idiotes. Nous avons jeté au panier plusieurs de ces correspondances, ne publiant que celles accompagnées d'une signature. Mais nous constatons que certains correspondants poussent l'absence de tout scrupule jusqu'au point de se servir de faux noms. Nous devons avertir tous les correspondants de la **Liberté** qu'à l'avenir nous conserverons tous les manuscrits. Si certaines idioties, certaines nouvelles fausses et diffamatoires, parviennent à se loger dans nos colonnes malgré la censure que nous exerçons, nous n'hésiterons pas un instant à livrer à ceux qui se plaindront de ces correspondances le manuscrit des correspondants. Nous n'entendons pas porter le poids des sottises de certains correspondants qui se permettent d'abuser de notre bonne foi. De plus, ces correspondants d'occasion qui n'ont que de ridicules cancans à communiquer au Courrier de la Province peuvent être assurés qu'à l'avenir leurs correspondances auront l'honneur du panier aux déchets. Nous ne mesquinons pas l'espace aux nouvelles de la campagne, mais qu'on se souvienne que le Courrier de la Province ne doit pas être le dépotoir des farces saugrenues et des rancunes de village.

LAURIER

M. Rhéaume et M. Valcourt étaient en visite ici, hier soir. Nous sommes heureux de saluer en M. Rhéaume notre candidat choisi par le peuple, pour nous représenter aux prochaines élections. C'est un Canadien-français!!

* * *

Les exercices du mois de mai et de juin touchent à leur fin. Les enfants peuvent se féliciter d'avoir offert au Sacré Coeur et à la sainte Vierge l'hommage de leurs jolies voix, car vraiment elles se sont surpassés cette année. Honneur à leur dévouée directrice, Mlle G. Trottier.

* * *

La récolte annonce bien; les pluies quotidiennes valent leur pesant d'or. Les magasins peuvent s'approvisionner; les affaires seront bonnes cet automne.

* * *

Les diplomates des divers couvents et collèges nous arrivent pour leurs vacances. M. Léon Soquet et Mlle Gabrielle Trottier sont maintenant au milieu de leur famille.

* * *

C'est avec regret que nous apprenons le départ de notre bien-aimé instituteur, M. Blouin.

SAINT-GEORGES

Dans la nuit du 6 au 7 juin, la gelée a fait subir des dommages assez considérables aux cultivateurs. "C'est la plus forte gelée que j'aie vue depuis vingt ans", déclare l'un d'eux.

Les tomates, concombres et les jardinages en général sont surtout atteints, au grand désespoir des jardinières. A certains endroits on a remarqué de la glace d'un quart de pouce d'épaisseur. D'autres prétendent même en avoir trouvé d'un pouce et un quart! Mais l'histoire ne dit pas si c'est sur la longueur ou sur la largeur!!

Par bonheur, le lendemain, une pluie bienfaisante tomba toute la soirée et une partie de la nuit. Les plantes qui n'ont pas été trop atteintes par la gelée ont pu reprendre vigueur.

* * *

Le mardi 8 juin, nous recevions la visite de M. l'inspecteur Brunet, de Saint-Boniface. Le lendemain, M. l'inspecteur tint la Cour de Révision à l'école Allard; puis dans l'après-midi, accompagné de M. le Curé et de nos dévoués commissaires, il fit la visite officielle de la classe. M. l'inspecteur s'est déclaré très satisfait du résultat obtenu par M. le professeur Gauthier, qui n'a charge de notre école que depuis janvier. Aussi n'a-t-il pas ménagé les félicitations au titulaire.

Après l'examen, M. l'inspecteur, accompagné de M. le Curé, alla faire une petite "veillée" chez M. Jos. Papineau, père, qui est un des pionniers de Saint-Georges et de plus originaire de Sainte-Martine, P. Q., ancienne paroisse de M. l'inspecteur. Inutile de dire que l'on évoqua les bons vieux souvenirs d'antan!

Le 10, M. l'inspecteur nous quitta, emportant l'estime des paroissiens, qu'il a su conquérir par son amabilité.

France Victoire.

BLUFF CREEK

M. le curé Boivin est venu nous visiter ici en auto avec Mlle Boivin, sa soeur, et M. et Mme Jos. Rheault, ainsi que Mme Veuve Ferdinand Rheault, de Somerset.

* * *

Mme Veuve Jos. Ménard, de Saint-Eustache, est venu en visite chez son frère Hormisdas Beaudin. Elle est enchantée de la place.

* * *

M. Aimé Normandin est allé en visite à Somerset chez M. le curé Boivin.

* * *

M. et Mme Albert Payment sont en promenade à Saint-Eustache, chez leurs parents et amis.

* * *

M. Pamphile Boivin et sa famille sont arrivés de Bénard pour y établir leur demeure à Bluff Creek.

* * *

M. Adélard Langlois est allé à Bénard, d'où il doit revenir sous peu avec le bois pour finir sa maison.

* * *

M. Tom. St-Germain, de Winnipeg est arrivé avec sa famille. Ils passeront l'été sur leur "homestead".

* * *

Le gouvernement d'Ottawa nous a envoyé un inspecteur spécial pour prendre les noms des familles qui sont "squattées" sur ces homesteads et nous certifie que ces homesteads s'ouvriront au mois de juillet. Depuis quelque temps nous avons eu beaucoup de visiteurs et ils sont très surpris de l'apparence d'une si belle récolte. Nous devons avoir une assemblée le 24 juin pour s'entendre avec tous les catholiques de Bluff Creek pour choisir la place où nous devrons bâtir notre église.

* * *

A l'arrivée de Mme Carter, la semaine dernière, il y eut une grande surprise. Du chant et de la musique y avaient été préparés. Parmi les personnes présentes on y remarquait Mme Joseph Ménard, de Saint-Eustache.

* * *

M. Roch Dufour vient de donner une soirée à tous ses amis de Bluff Creek, chez M. Henri Normandin.

La Débauche.



SAINT-ALPHONSE

Voulez-vous voir la Normandie sans franchir les limites du Manitoba? Prenez le train de Carman, et rendez-vous jusqu'à Saint-Alphonse, un peu plus de cent milles au sud-ouest de Winnipeg. Là vous pourrez contempler à votre aise des collines et des vallons recouverts d'une sombre verdure qui ondule et se moire sous la poussée de la brise. C'est la récolte de demain, du blé qui n'a guère plus qu'à mûrir pour compenser le labeur du colon. Rayez ces champs immenses de rangées de pommiers, et vous aurez la Normandie.

Saint-Alphonse est une paroisse de quatre-vingts familles, dont près de soixante sont de race flamande; mais parmi ces dernières un grand nombre comprennent ou même parlent le français. Grâce à l'école des Chanoinesses des Cinq Plaies et au pensionnat qu'elles entretiennent tout près de l'église, cette connaissance de la belle langue de nos aïeux ne peut que s'accroître.

Cette école-pensionnat avait, vendredi dernier, 18 courant, sa distribution des prix, et ses élèves en avaient profité pour donner aux habitants de la paroisse une séance dramatique et musicale qui fut un véritable succès. Point de grandes pièces prétentieuses et au-dessus de la portée des enfants: au lieu de cela, un programme très varié et relativement facile à rendre.

Le R. P. A.-G. Morice, o.m.i., de Saint-Boniface, ainsi que le R. P. Marie-Antoine, curé de Saint-Léon, et M. l'abbé Rousseau, curé de Mariapolis, s'étaient rendus à la fête, et faisaient cortège au R. P. Charles, curé de Saint-Alphonse. Après la distribution des superbes livres de prix gagnés par les élèves, Mlle Alexandrine Cossin nous raconta les péripéties du voyage de Phémie à Pompone-le-Sec, puis eurent lieu ces habiles manoeuvres d'enfants que les Anglais appellent **drills**. Yvonne Cossin et L. Renaud chantèrent ensuite avec âme le fameux "Combien j'ai douce souvenance", de Chateaubriand, et furent suivies sur le théâtre par Mlles A. Malo et A. Bilodeau, qui exécutèrent une saynète dramatique, "Alsace et Lorraine", qui fut surtout goûtée des RR. PP. Charles et Marie-Antoine, deux Alsaciens.

Je ne puis entrer dans le détail de tous les morceaux dont furent régalés les assistants. Qu'il me suffise de dire que, pour moi personnellement, le clou de la soirée fut une pantomine intitulée "Les tours des Sourds-Muets", exécutée par quatre petits garçons. C'était d'un burlesque ébouriffant, et il fallait se tenir les côtes pour ne pas éclater. Mentionnons aussi le dialogue comique "Lambinette et Vif-Argent", rendu par Z. Landry et I. Fifi et au succès duquel le doux minois de la première et l'air plus décidé de la seconde ne contribuèrent pas peu, sans compter les nombreuses pièces de piano exécutées par les demoiselles I. Fifi et Sara Gaboury ainsi que par le jeune Henri Allard.

Bref, ce fut un succès complet, auquel vint encore ajouter une vente de paniers, succès qui fit honneur non seulement aux acteurs et aux actrices, mais encore aux bonnes Chanoinesses des Cinq Plaies et à leur auxiliaire, Mlle Charrette, qui les avaient exercés.

Viator.

SAINT-LEON

Vendredi, 11 juin, la Société de la Ligue du Sacré-Coeur de la paroisse a célébré sa fête annuelle par une grand'messe. L'office Divin fut célébré par le R. P. Marie-Antoine accompagné du chant des Ligueurs.

Après la messe, réception de deux nouveaux membres, puis déjeuner exquis au presbytère offert gracieusement par notre généreux Curé, (déjeuner auquel on fit largement honneur), suivi de l'assemblée des membres de la Ligue pour la réélection de leurs officiers. Les ligueurs ont jugé à propos de conserver les officiers de l'ancien terme dont voici les noms:

Président: M. Azarie Labossière.

1er vice-président: M. Esdras Payette.

2me vice-président: M. Lucien Kern.

Secrétaire: R. P. Marie-Antoine Straub, curé.

Conseillers: MM. Charles Rondeau, Thomas Lafrenière, Hormisdas Labossière, Eugène Bouderlique.

La société se compose de 30 membres. Espérons que d'autres jeunes gens et hommes d'âge mûr se joindront à cette belle société et coopéreront d'une manière efficace à reprendre la dévotion au Sacré Coeur de Jésus. Malgré l'inclémence de la température, la paroisse était dignement représentée et il y eut de nombreuses communions.

* * *

Dimanche, 13 juin, fête du Très Saint Sacrement, qui fut célébrée avec solennité par toute la paroisse. Après la grand'messe, il y eut procession solennelle, drapeau du Sacré Coeur en tête, suivi de la bannière des Enfants de Marie et de celle des dames de Sainte-Anne, ainsi que de la bannière de la Ligue. L'assistance nombreuse défila pieusement jusqu'au lieu du reposoir qui était dans un site charmant ombragé d'arbres formant ainsi un cadre tout de fraicheur. Le reposoir était on ne peut plus joli, grâce aux infatigables Révérendes Chanoinesses des Cinq-Plaies qui se sont prodiguées comme d'habitude. Merci à ces généreuses personnes.

Un incident regrettable a eu lieu comme la procession défilait. Un commencement d'incendie qui se propageait très vite dans les légères draperies tendues au-dessus du reposoir; mais grâce à l'intervention de personnes courageuses le fléau fut vite enrayé sans que la procession fut interrompue et Jésus-Hostie bénit la foule qui s'était agenouillée.

De retour à l'église, il y eut bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement qui attirera sûrement des grâces sur les personnes qui les implore avec ferveur et confiance.

Un ligueur.

NOTRE-DAME DE LOURDES

Mardi dernier, un service solennel fut chanté pour le repos de l'âme de Mgr Langevin. L'église avait été pour la circonstance littéralement tendue de noir. Dans le choeur, un catafalque entouré d'une double couronne de cierges avait été placé, sur lequel on avait déposé une mitre blanche, un rochet et une étole, insignes du sacerdoce.

La cérémonie fut des plus touchantes. L'assistance profondément attristée priait avec recueillement pour ce digne archevêque qui fut en tout temps le défenseur irréductible de la religion catholique et de la langue française.

* * *

Je vais essayer de reproduire succinctement les belles paroles qui ont été prononcées par le R. P. Augustin Roux, à la messe de dimanche dernier, en annonçant le départ pour un monde meilleur de notre vénérable archevêque, Mgr Langevin. Beaucoup de choses ont déjà été écrites, fort élogieuses pour ce distingué prélat, mais ce sera un léger témoignage de mon admiration pour ce grand apôtre de la vérité, qui fit tant de bien dans notre paroisse, et qui fut tant aimé.

Deux choses surtout font l'homme grand et font qu'il nous apparait tel: 1o Ses vertues privées jointes aux dons d'une riche nature: 2o Les oeuvres de cet homme. Mais les oeuvres de quelqu'un sont d'autant plus brillantes et plus méritoires qu'elles ont plus de conséquences pour le bien général, qu'elles sont plus difficiles à opérer et qu'elles s'exercent sur un plus vaste théâtre...

Mgr Langevin eut les vertus du parfait religieux; il aimait éperdument sa Congrégation, il en a provoqué autant que possible le développement... De ce côté, Mgr Langevin fut l'ornement de sa Congrégation, comme il en fut l'honneur; il fut un grand Oblat de Marie Immaculée.

La nature ne lui avait rien refusé: intelligence, mémoire, affabilité, etc.; Mgr fut grand encore par ces qualités natives ou acquises.

Ses oeuvres — et ses oeuvres lui survivent — furent de celles qui commandent l'admiration... Développement dans le diocèse des oeuvres religieuses, activité sans égale dans son ministère, etc., mais surtout — ce sera la caractéristique de Mgr Langevin — défense soutenue des droits imprescriptibles de la religion; défense de la langue française.

Sur ces deux chapitres, Mgr a été d'une inflexibilité exemplaire, car il avait compris — le grand archevêque, — que la religion catholique, parce que divine, avait le **droit** de s'exhiber au grand jour, et ne devait pas être reléguée loin.

Quant à la langue française, aucun homme impartial ne niera ses droits au pays puisqu'elle a été le véhicule de la religion au Canada comme ailleurs. Aussi un orateur candien a-t-il pu dire dans son enthousiasme légitime: "Ce n'est pas de ma faute si les Canadiens français, prêtres, ont porté la religion d'une extrémité à l'autre de notre pays." Vaste fut le théâtre où Mgr Langevin exerca son zèle. Le Manitoba d'abord, mais aussi tout le Canada; sa voix qui réclamait des droits refusés avait des échos un peu partout dans le pays.

Puis, que veut dire cet adage: **Gesta Dei per Francos?** N'est-ce pas en un seul mot une complète apologie de la langue, comme de l'élément français, qui a été l'instrument des desseins de Dieu sur le monde?...

Le R. P. Viealre a justement ajouté que nous ne devons pas, individuellement, nous glorifier, car que de fautes personnelles chez presque tous, et surtout chez ceux qui ont mal usé de leur autorité! **Mais** la nation française a été le **porte-étendard** de la religion ca**tholique**. Et qui sait ce que le bon Dieu se réserve de faire par les Canadiens-français ici et dans l'univers, si le Canada est docile entre les mains de Dieu?

La conclusion qui s'impose, dit le Révérend Père, terminant, c'est qu'à l'exemple de Mgr Langevin nous ayons deux amours: celui de la religion et celui de notre langue, amours qui n'en font qu'un; et quand il s'agit de la défense de ces amours, toute étroitesse d'esprit doit disparaître comme aussi tout intérêt particulier et égoïste.

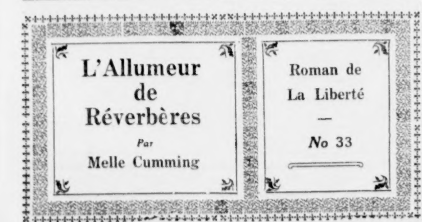
* * *

C'est une charmante soirée que les jeunes gens du Cercle Provencher de l'A. C. J. C. de Saint-Boniface ont offerte, le 24 juin, aux paroissiens de Notre-Dame de Lourdes, au profit des "Blessés d'Ontario". Une assistance aussi nombreuse que sympathique se pressait dans la grande salle de l'école proprement aménagée pour la circonstance. Sur les premiers sièges, on remarquait, outre les RR. PP. résidants, M. le curé Boivin, de Somerset, MM. les curés Bellavance et Rousseau, et plusieurs Soeurs du couvent. Ces présences rehaussaient considérablement l'éclat de la soirée. Le programme a été un régal artistique du meilleur goût. Ce fut d'abord une belle comédie en deux actes: "Tête Folle". Puis une bouffonnerie en 1 acte. Chacun des acteurs en a délicieusement interprété les principaux caractères: la mise en scène fut très réussie tout le temps de ces pièces.

C'est aux applaudissements de l'assistance entière que M. le curé a félicité et remercié les jeunes acteurs de la belle séance qu'ils venaient de donner. Il a loué leurs qualités artistiques et a formé des voeux pour que leurs efforts soient couronnés de succès. La noble cause à laquelle ils se dévouent chaque jour et que nous avons tous à coeur mérite que nous voyions un jour son triomphe, car elle est la justice même. Il a félicité de nouveau la paroisse **d'avoir contribué de son mieux** à l'oeuvre des "Blessés d'Ontario".

* * *

Un fort vent de l'Est nous apporte une curieuse nouvelle. Trois jeunes gens de Sainte-Agathe auraient l'intention de venir faire un tour ici en vue d'un hymen futur. Nous n'avons pu contrôler la véracité de la nouvelle. Mais si nous savions le jour et la salle de présentation, nous pourrions peut-être chuchoter un mot à l'oreille de celle-ci ou celle-là..



—Vous paraissez vivement agitée; voulez-vous que nous allions trouver le docteur Jérémy? il indiquera ce qu'il vous faut.

—Le docteur! Mais je crois qu'il s'occupe de sa canne.

A l'incohérence de ses réponses, M. Philips vit bien que l'esprit de la jeune fille avait été vivement frappé. Croyant inutile de la fatiguer, il la conduisit à l'hôtel sans prononcer un seul mot. Au moment de se séparer d'elle, il lui demanda du ton du plus profond intérêt ce qu'il pourrait faire pour elle.

Gertrude le regarda et comprit qu'il avait deviné que le chagrin, bien plus que la frayeur, était la cause de ses larmes. Elle lui répondit, de sa plus douce voix, qu'elle le remerciait de ses offres obligeantes, mais qu'il ne pouvait rien pour elle. Après ces mots, elle se hâta de regagner l'hôtel, tandis que M. Philips la suivait des yeux avec un intérêt non équivoque.

Il fallut à Gertrude une grande force de caractère pour se contraindre auprès d'Emily, et pour éluder les questions que suggéra à celle-ci une préoccupation que, malgré tous ses efforts, elle ne pouvait réussir à dissimuler. . .

Revenons à M. Jérémy qui ne fut pas longtemps à retrouver sa canne. Aussitôt il doubla le pas, afin de rejoindre Gertrude au lieu où il lui avait donné rendez-vous. Grande fut sa surprise lorsqu'il ne l'y trouva pas.

Au moment où il rentrait à l'hôtel, Gertrude s'avança vers lui pour lui adresser des excuses. Mais Netta Gryseworth arriva et avec son étourderie habituelle assura au docteur que Gertrude n'avait couru aucun danger.

—Car, ajouta-t-elle, elle est revenue en compagnie d'un monsieur qui l'a regardée s'éloigner avec tant d'attention que j'ai cru un moment le pauvre homme métamorphosé en statue. Que lui avez-vous donc fait, Gertrude?

—Rien, répondit celle-ci. Il m'a préservée d'être écrasée par une voiture et a eu la complaisance de me reconduire jusqu'ici.

La pauvre Gertrude essaya de donner quelques explications, mais son esprit était si peu libre que, bien loin d'élucider les choses, elle les embrouilla.

Gertrude essaya de déjeuner, mais elle ne put parvenir à cacher son manque d'appétit; aussi s'estima-t-elle heureuse, lorsque Emily eut fini son léger repas, de pouvoir sortir sous prétexte d'accompagner son amie dans son appartement. Elle lui raconta brièvement le danger qu'elle avait couru et la bienheureuse intervention de M. Philips, et s'efforça de faire taire le tumulte de ses pensées en lisant à haute voix un livre que le singulier étranger lui avait prêté.

La matinée se passa sans qu'on entendit parler de Willie. Chaque fois qu'un domestique passait dans les couloirs, Gertrude s'imaginait qu'on allait l'annoncer, et son coeur battit plus vivement encore quand, à plusieurs reprises différentes, on vint frapper à la porte de la chambre. Tant d'émotions concentrées avaient fait affluer le sang à son visage. Ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux. Midi approchait; désireuse de cacher autant que possible le trouble intérieur qui la dominait, elle mit à sa toilette plus de soin qu'à l'ordinaire et se rendit à table pour y dîner. Comme elle traversait la salle, tout le monde fut frappé de l'élégance de sa mise, moins pourtant que de l'éclat de ses yeux, et l'on fit honneur de ces symptômes extraordinaires à M. Philips, qui se trouvait placé de l'autre côté de la table, précisément en face de la jeune fille.

XXXVIII — Le Coeur brisé

Lorsque Gertrude regagna sa chambre, elle trouva sur sa toilette un bouquet de fleurs du meilleur goût. La femme de chambre, interrogée, déclara qu'elle avait reçu mission de le lui remettre à elle-même. Elle devina facilement d'où provenait cet envoi, et pensa que les raisons qui avaient déterminé le donateur à lui envoyer ces fleurs étaient assez nobles pour qu'on pût les accepter sans remords. C'était évidemment un témoignage d'intérêt de la part de M. Philips.

Elle les mit soigneusement dans l'eau, après quoi elle retourna au salon, où elle eut enfin la satisfaction de voir la société se lever, les uns pour monter en voiture, les autres à cheval, et beaucoup aussi pour gagner leur chambre et y faire la sieste. Gertrude fut du nombre de ces derniers; elle prétexta une migraine et quitta Emily.

La journée s'écoula lentement: cependant le soir finit par arriver; Gertrude se trouva vivement pressée d'accompagner le docteur Gryseworth et ses filles ainsi que M. et madame Petrancourt à un concert qui avait lieu à l'hôtel d'United States. Elle refusa cette invitation et persista à demeurer chez elle; elle sentait qu'il lui serait impossible de soutenir, sans se trahir, une seconde rencontre comme celle qui l'avait si vivement émotionnée dans la matinée.

On partit donc sans elle: un grand nombre d'autres personnes de l'hôtel assistaient également à ce concert, de sorte que le salon était à moitié désert. Madame Gryseworth et le docteur causaient ensemble, madame Jérémy sommeillait, et Gertrude, croyant n'être pas remarquée, se disposait à quitter la salle quand, en mettant le pied dehors, elle se vit face à face avec M. Philips.

—Comment, miss, lui dit-il, vous n'êtes donc pas allée au concert? — J'avais la migraine. — Je m'en suis aperçu pendant le dîner. Cela va mieux, j'espère?— Non, je souffre toujours. — Venez prendre l'air un instant sous la galerie. Gertrude y consentit.

M. Philips se mit alors à lui parler avec tant d'entrain et de vivacité qu'il parvint à ramener le sourire sur ses lèvres. Il lui fit part de plusieurs remarques amusantes qu'il avait eu occasion de faire depuis son séjour à Saratoga; puis il finit brusquement en lui demandant si elle ne trouvait pas que tout cela formait un spectacle étrange.

—Je ne vois rien là d'extraordinaire, répondit Gertrude, et je crois que c'est une excellente chose que de s'amuser quand on le peut.

—Et combien y en a-t-il qui atteignent ce but?

—Mais je suppose que c'est le plus grand nombre.

—Oh! que non, il n'en est point ainsi. Plus de la moitié s'en retournent aussi malheureux qu'auparavant. Bien contents ceux qui n'ont fait que s'ennuyer.

—J'avais cru au contraire qu'un des plaisirs de cette ville, c'était de ne rencontrer que des visages heureux.

—Ce bonheur n'est qu'à la surface, et il n'en manque pas qui rient aujourd'hui et qui pleureront demain. Vous-même, ma pauvre enfant, vous étiez hier un de nos hôtes les plus gais: il n'en est plus de même aujourd'hui.

A cette observation, M. Philips sentit trembler la main qui s'appuyait sur son bras, et vit que les yeux laissaient couler quelques larmes.

—J'espère pourtant, dit-il, que nous vous reverrons bientôt aussi gaie qu'auparavant. Les chagrins ne durent pas longtemps à votre âge. Le mont Catskill conviendrait mieux que la ville à un coeur aimant et sensible comme le vôtre, du moins on y est placé trop haut pour que l'envie et la malice des hommes puissent vous y atteindre.

—Oh! dit Gertrude, les hommes ne sont pas tous méchants et cruels.

—Ah! vous êtes jeune et vous avez la foi, gardez-la longtemps.

—Croyez à la vertu quelque part qu'elle se trouve, répondit Gertrude; ayez confiance en tout le monde, quitte à être trompé.

—Je vois que votre religion vous fait entrevoir un singulier monde.

—Que parlez-vous de ma religion? dit Gertrude. Le Christ est mort pour tous les hommes, et je ne crois pas qu'il y ait des âmes assez endurcies dans le crime pour que son sang ne puisse les racheter.

—Vous êtes une excellente enfant, et vous avez les trois vertus chrétiennes, la foi, l'espérance et la charité, dit M. Philips. Mais voici vos amis qui sont de retour du concert, allons les rejoindre.

La soirée musicale avait été délicieuse: Alboni s'était surpassée; on parut regretter vivement que Gertrude ne l'eût pas entendue.

—Après tout, peut-être avez-vous passé votre temps ici plus agréablement encore, fit observer la maligne Netta.

Puis, voyant la confusion de Gertrude, elle changea de sujet de conversation, et parlant de miss Clinton:

—Elle était au concert, dit-elle, et il y avait toute une cour auprès d'elle. Cependant, les faveurs de cette belle demoiselle paraissaient spécialement réservées à un seul de ses adorateurs.

—Vous voulez sans doute parler, demanda Ellen, de ce jeune homme que nous avons remarqué pendant le concert, appuyé contre le mur?

—Oui, reprit Netta. Ne l'avez-vous pas vu aussitôt que l'Alboni a eu fini de chanter, s'approcher de miss Clinton et lui parler bas à l'oreille.

—Je ne crois pas, en effet, qu'il puisse y avoir de doute à cet égard, répondit M. Petrancourt. On pense généralement qu'ils sont fiancés l'un à l'autre.

SAINT-PIERRE JOLYS

Après une longue maladie de huit mois, supportée avec une patience et une résignation admirables, Mlle Lucille L'Heureux s'est éteinte doucement dimanche matin le 20 courant; cette jeune fille à peine âgée de 15 ans était l'enfant de M. Henri L'Heureux et élève de notre couvent de Saint-Pierre.

Ses funérailles ont eu lieu au milieu d'un grand concours de parents et d'amies; toutes les élèves du couvent assistaient au service de leur regrettée compagne.

A l'offertoire, Milles Dolorès Sicotte et Gertrude Dandenault rendirent avec âme le Pie Jesu de Mourgat.

Comme c'est la coutume dans notre paroisse, une collecte fut faite pendant la messe, et le produit sera employé en messe pour le repos de l'âme de la chère disparue. Ses cousins, MM. Oscar L'Heureux, Ovide L'Heureux, Léo L'Heureux, Emile L'Heureux, Oscar L'Heureux et Aurèle Préfontaine portaient les coins du poêle.

Que M. et Mme L'Heureux, ainsi que son frère et ses soeurs veuillent accepter nos sincères sympathies.

Rose des Bois.

• • •

Dimanche, à trois heures, a eu lieu dans l'église la distribution générale des prix, dans les écoles de Saint-Pierre. La cérémonie commença par un morceau de chant que les élèves du couvent rendirent avec âme; les solos de Je crois en Dieu, de Faure, furent exécutés par Mlle Dolorès Sicotte.

C'est la première fois dans notre paroisse que les enfants qui, ayant obtenu des prix d'honneur, ont été couronnés. Après la distribution les élèves ont été en procession déposer leurs couronnes aux pieds de la Sainte Vierge, en chantant le si beau cantique: Bonne Marie.

Le salut solennel du Très Saint Sacrement suivit immédiatement la cérémonie; les élèves du couvent, sous la direction des bonnes soeurs des SS. NN. de Jésus et de Marie firent les frais du chant.

De beaux prix furent donnés par MM. les Commissaires comme récompense. Nous devons remercier les messieurs et dames de la paroisse de leur générosité pour encourager les élèves.

Notons M. le curé J.-M.-A. Jolys, qui a donné deux bourses de $5 pour l'étude du français, outre 16 prix de catéchisme; MM. Molloy, député de Carillon, et G. Renuart, des médailles; MM. Ernest Hébert, préfet de la municipalité, la Banque d'Hochelaga; MM. A. Préfontaine, E.-L. L'Heureux, qui ont donné des bourses de $5 chacun au collège et au couvent: M. Adh. Renuart, qui a offert $10 au collège et $10 au couvent. Quelques dames ont aussi voulu contribuer à récompenser les élèves. Mme Renuart, avec une magnifique croix d'or, et deux qui ont voulu garder l'anonymat.

Nos sincères remerciements à M. l'abbé J.-B. Joubert, qui a donné une montre d'or, et à la Société du Bon Parler Français de Québec, qui a envoyée 4 volumes pour récompenser l'application au bon langage.

Lys des Prairies.

FANNYSTELLE

La mort, je dirai soudaine, de Sa Grandeur Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, jette un voile de deuil sur la paroisse du Sacré-Coeur de Fannystelle.

Lors des visites de Sa Grandeur parmi nous, les paroissiens accouraient auprès du Premier Père de ce diocèse pour entendre sa parole remplie des feux d'une foi vive. Tout le monde l'aimait, et il savait se faire aimer de tous. Les petits enfants s'approchaient sans crainte; il les caressaient comme un bon père caresse ses enfants. La devise de Monseigneur était bien: "Laissez venir à moi les petits enfants".

Les oeuvres de l'illustre archevêque disparu sont nombreuses ici. L'église, une des plus coquettes du diocèse, vers laquelle il a contribué une large part; ensuite le couvent des RR. SS. Oblates de Marie Immaculée qu'il a fondé.

Sa mort est une rude épreuve à l'épiscopat canadien, et une grande perte pour nous catholiques canadiens-français de l'Ouest.

On peut dire avec raison que Monseigneur vivait deux ans dans une, puisqu'il faisait de bien grands travaux diocésains dans peu de temps. Aussi il s'est dépensé rapidement pour le bien de ses ouailles.

Lundi dernier, un service fut chanté dans l'église paroissiale pour le repos de l'âme du regretté prélat. Toute la paroisse était présente. Mardi, un bon nombre de paroissiens se sont rendus à Saint-Boniface pour assister aux funérailles de Mgr l'archevêque.

Tous pleurent aujourd'hui ce grand patriote. C'est un deuil national.

• • •

Naissances

Le 31 mai, Joseph-Marcel-Gaston, fils de M. Omer Boisvert et de Lorette Dureault. Parrain, M. Marcel Piché; marraine, Mlle Blanche Boisvert.

Le 3 juin, Marie-Thérèse-Suzanne, fille de M. Odilon Arnal et de Suzanne André. Parrain, M. Mathurin Hervo, représenté par M. Henri Piché; marraine, Mme Mathurin Hervo.

• • •

Les cérémonies des Quarante-Heures sont commencé ici dimanche à la grand'messe. Ce sont des jours de salut. Les sermons seront donnés par le Rév. De Munter, professeur au Séminaire, et M. l'abbé J. Prud'homme, chancelier.

• • •

Visiteurs au presbytère cette semaine: les Révérends Deslandes, directeur du Séminaire de Saint-Boniface, De Munter, professeur au Séminaire, Cormier, prêtre retiré à Haywood, Man., Allaire, curé d'Haywood, Joseph Prud'homme, chancelier à l'archevêché, et Joseph Bellavance, étudiant au Séminaire.

• • •

MM. Armand Dureault et Dieudonné Piché sont partis mercredi dernier pour Gravelbourg, Sask., où ils passeront les vacances.

• • •

M. W.-H. Stevens est en promenade chez des parents à Belleville, Ont.

• • •

Mlle Torry, de Winnipeg, est en visite chez sa soeur, Mme Kissack.

Yvonnic.

SAINT-CLAUDE

Séance du Cercle A. C. J. C. Saint-Claude

La présence de MM. R. Bohémier, N. Laporte, J. Joyal, M. Benoist, W. Decosse et L. Laflèche, du cercle A. C. J. C. Provencher, offrait l'occasion d'une réunion intercercle. La présidence fut offerte à M. A. Bohémier, qui l'accepta de bonne grâce, et M. A. Saint-Pierre fut nommé secrétaire pour la circonstance. Ce fut une réunion amicale; le président du Cercle Saint-Claude, M. Jean Martin, désireux de répondre aux appels du Comité de Montréal pour une entente en vue de propager le mouvement de l'A. C. J. C. au Manitoba, fit ressortir les avantages de l'union régionale et des congrès régionaux, montrant que pour en obtenir les bénéfices il fallait par une active propagande promouvoir de nouveaux cercles au Manitoba. Il fit appel aux initiatives individuelles de ses camarades, puis examina les moyens d'action qu'un cercle a à sa disposition pour promouvoir les cercles dans la province.

Dans une causerie sans prétention il sut plaider la nécessité de rapports plus suivis entre les cercles déjà existants au Manitoba, plus spécialement d'une correspondance trimestrielle; il insista longuement sur les avantages qui résulteraient de réunions intercercles entre LaVérendrye et Provencher, à condition toutefois que les Pères du Collège consentissent à donner sur ce point un peu d'élasticité à la Règle. "L'initiative sur ce point, devrait venir des membres du Cercle LaVérendrye, mais laissez-leur connaître le désir que vous en avez vous-même".

Les questions d'obtenir et d'occuper un coin des jeunes dans les trois journaux français de Winnipeg, de créer un comité de fondation en vue de propager l'A. C. J. C. au Manitoba furent ensuite abordées par notre président et ceci ouvrit une intéressante discussion.

La conclusion fut que pour le "Coin des jeunes", la chose valait la peine d'être tentée immédiatement. Pour ce qui est du comité de fondations le soin devait en être laissé maintenant aux membres de LaVérendrye, tout en les assurant de notre concours. Plusieurs membres firent part à l'assemblée des moyens individuels que leur situation leur permettait de prendre pour promouvoir de nouveaux cercles et promirent d'agir sans retard.

Bonne réunion où naquit la sympathie et l'estime mutuelle; elles parurent bien courtes ces heures pendant lesquelles la communauté d'aspirations de pensées, d'âmes, se fit plus étroite, la volonté de travailler pour Dieu et pour le bien, plus vive, plus chaleureuse, plus profonde.

• • •

Le 23 au soir, devant un bel auditoire — il y avait salle comble — le cercle A. C. J. C. Provencher donnait une représentation de "Tête Folle", comédie en deux actes d'Antony Mars, et d'une comédie bouffe "Chicot". Depuis plusieurs jours la population était intriguée par des affiches. "Irez-vous voir Tête Folle mercredi prochain." "Tête Folle fait les délices de tous les centres français du Manitoba". "N'oubliez pas, mercredi, Tête Folle". Mais chose étrange le lendemain de la soirée on parlait surtout de Chicot. Impayable, ce type-là! disait l'un. "J'ai bien aimé Chicot", ajoutait une demoiselle.

Avis à vous, camarade Napoléon! Bref ce fut un succès, et la population n'a point marchandé son concours et les recettes furent assez considérables pour que la contribution de Saint-Claude au fonds d'Ontario fut élevé à $50 et le présent du Cercle Provencher à la paroisse également à $50. Merci, et si possible... au revoir!

• • •

Le 25 dans la soirée la société de balle au camp achevait son organisation et se donnait pour président M. E. Salvail, pour secrétaire M. G.-H. Arbez; comme organisateur, M. C. Forth; et comme capitaine, M. E. Kirce. Nos joueurs vont s'essayer avec les sociétés d'Indianford et de Rathwell. Nos voeux de bon succès les accompagnent!

• • •

De bonnes patriotes ont songé à profiter de la date du 14 juillet pour organiser une soirée patriotique dont les bénéfices seront affectés aux soldats français partis de Saint-Claude pour défendre leur pays natal. Nul doute que leur initiative ne soit accueillie et aidée avec enthousiasme par toute la population de Saint-Claude. Le R. P. Joseph Radaz célébrera le matin une messe solennelle pour ceux des nôtres qui sont morts au champ d'honneur.

• • •

A ce propos nous avons appris, avec plaisir, que M. Louis Veillard avait été promu au grade d'adjudant sur le champ de bataille aux environs d'Arras. Bien qu'habitant dernièrement la Saskatchewan il fut longtemps dans notre paroisse et il nous a laissé le souvenir d'un charmant garçon, gai et actif, et nous avons le plaisir d'avoir parmi nous son épouse, une artiste de l'aiguille pour laquelle le point de venise et la broderie n'ont point de secret. **Nous ne saurions trop recommander ses ouvrages aux amatrices de lingerie fine et artistique.** Nous prions Mme Louis Veillard d'agréer nos félicitations pour les honneurs qu'a mérités son mari.

• • •

Le dimanche 4 juillet, la Société Saint-Jean-Baptiste commémorera, par une fête purement religieuse, l'époque de la fête nationale canadienne-française; cela, en raison des deuils de la population française qui jusqu'à aujourd'hui, en dépit des préjugés, a donné à la Société un généreux concours. Le soir, nous aurons le plaisir d'entendre une conférence par M. A. Beaupré, avocat de Winnipeg.

AUX DARDANELLES

La conduite des troupes françaises fait l'admiration des Anglais

Paris, 25. — Le communiqué officiel suivant sur les opérations dans les Dardanelles a été publié ce soir par le ministère de la guerre:

"Hier, le corps expéditionnaire d'Orient a attaqué les lignes turques sur les deux tiers du front.

"Après une préparation de l'artillerie, l'infanterie est sortie des tranchées avec un entrain admirable. Notre gauche, d'un seul coup, s'est emparée de deux lignes de tranchées ennemies qu'elle a conservées malgré de violentes et nombreuses contre-attaques.

"A notre droite et sur un terrain encore plus difficile, on s'est battu pendant toute la journée sur les ruines des défenses turques, rasées par l'artillerie. L'ennemi, qui recevait constamment des troupes fraîches avait réussi à reprendre ses positions retranchées, quand un bataillon de la légion étrangère et un bataillon de zouaves, dans un assaut à la baïonnette, enlevèrent la position en dix minutes.

"Cette brillante charge a décidé de l'issue du combat et a mis fin pour cette journée aux efforts tentés par les Turcs pour regagner le terrain perdu.

"Dans une contre-offensive sur notre droite, l'ennemi a été, ce matin, décimé sans avoir remporté aucun succès.

"En résumé, la journée s'est terminée par un succès sur toute la ligne, malgré la violence du combat.

"Nous avons fait quelques prisonniers, parmi lesquels se trouvent plusieurs officiers.

"Le cuirassé "Saint-Louis" a bombardé avec succès les batteries turques placées sur la côte d'Asie. L'armée anglaise a soutenu efficacement notre gauche. Tout confirme que les pertes de l'ennemi ont été énormes.

"Ce qui est important c'est que nous avons occupé le terrain qui commande l'entrée du ravin de Keres Dere, que les Turcs avaient défendu avec acharnement pendant plusieurs mois, employant toutes les ressources dont ils disposaient pour le conserver."

• • •

Londres, 25. — Le communiqué relatif aux opérations dans les Dardanelles qui a été publié hier soir, contient les détails suivants sur la participation française aux opérations:

"Deux divisions françaises de l'aile droite ont attaqué une position ennemie et ont été forcées de reculer. Elles prirent la position d'assaut, mais furent repoussées. Quand elles furent renforcées par des troupes anglaises, elles s'emparèrent de 600 mètres de tranchées ennemies de première ligne, qu'elles ont conservées depuis. Les pertes de l'ennemi ont été sérieuses, un bataillon turc ayant été presque entièrement décimé.

"Ce succès a été remporté après 24 heures d'un combat continuel; la bataille des 4 et 5 juin s'est terminée par une avance sérieuse du centre, que n'ont pu effectuer ni l'aile droite ni l'aile gauche de l'armée.

"La raison en était que la position turque placée devant les flancs de l'armée était naturellement forte et bien fortifiée.

"Mardi à 4 heures et demie du matin, le général Gouraud a commencé d'attaquer une ligne de défenses formidables le long de la Kereves, et vers midi, la seconde division française a attaqué et capturé toute la première et seconde ligne de tranchées turques, situées en face du front français y compris la fameuse redoute du Haricot ainsi que les défenses auxiliaires.

"A sa droite, la première division française, après un violent combat s'empara des tranchées turques placées en face du front français, mais les contre-attaques turques furent si violentes qu'elle fut forcée de reculer. La division retourna à l'attaque et n'attaqua de nouveau la position que pour être repoussée une seconde fois.

"Le bombardement de l'aile gauche de l'armée turque fut alors repris, les canons anglais et les obusiers soutenant une sérieuse attaque livrée à 600 mètres de la première ligne de tranchées turques. Ces dernières furent prises et malgré de vives contre-attaques effectuées pendant la nuit, toutes les positions capturées sont encore entre nos mains.

"Les pertes de l'ennemi ont été sérieuses. Un bataillon turc venant renforcer les troupes occupées dans les tranchées, fut aperçu par nos aéroplanes et presque anéanti par le feu des 75 avant que les soldats aient eu le temps de s'enfuir.

—Certainement, reprit à son tour madame Petrancourt.

Le coeur de Gertrude battait avec violence, ses forces l'abandonnaient, et elle fût tombée infailliblement sans l'appui que lui prêtait encore le bras de M. Philips. L'émotion l'avait paralysée au point de la rendre incapable de faire un mouvement; et, sans aucun doute, elle eût fini par perdre connaissance si M. Philips n'avait pris à tâche de la tirer de l'engourdissement qui semblait prêt à s'emparer d'elle.

—M. Sullivan, dit-il, c'est un charmant garçon que je connais parfaitement, Miss Gertrude, il faut que je vous raconte une anecdote sur ce jeune homme.

Tout en disant ces mots, il conduisit Gertrude à l'écart.

Bientôt la société étant rentrée dans le salon, Gertrude et M. Philips se trouvèrent seuls sous la galerie. Celui-ci avait commencé à raconter les circonstances dans lesquelles il avait fait la connaissance de M. Sullivan pendant un voyage à travers les déserts de l'Arabie, et comment ce jeune homme lui avait sauvé la vie en le défendant avec courage contre une attaque de Bédouins.

Mais voyant que personne n'était là pour observer la jeune fille, il déposa Gertrude sur un fauteuil, croisa son châle sur sa poitrine, et sortit précipitamment pour aller lui chercher un verre d'eau fraîche.

Gertrude était touchée de tant de sympathie et le remerciait au fond du coeur des soins qu'il avait mis à cacher son trouble.

M. Philips ne fut absent que quelques minutes; quand il revint, Gertrude était parfaitement calme; elle prit le verre d'eau, mais ne fit qu'y tremper ses lèvres.

La jeune fille se leva, appuya son bras sur celui de M. Philips et vint en chancelant encore se placer près d'une fenêtre ouverte qui donnait dans sa chambre et dans celle d'Emily. Là, M. Philips jetant un regard perçant sur sa compagne, lui dit d'une voix grave et émue:

—Vous m'engagiez, Gertrude, à avoir confiance en tout le monde, et moi je vous disais que vous deviez vous tenir en garde contre votre bonne foi. Cependant je vous dis aujourd'hui: Ne soyez extrême en rien, traitez le mal comme le bien, et surtout défiez-vous des propos et des bavardages d'une ville comme celle-ci Bonne nuit!

Ces dernières paroles firent sur Gertrude une vive impression. Il lui sembla qu'elle venait d'entendre une voix prophétique.

Tout un long passé combattait dans l'âme de la jeune fille les récentes impressions de la journée, et elle ne pouvait se résoudre à croire que l'ami fidèle de son enfance eût ainsi banni de son esprit tant de doux et pieux souvenirs.

Cependant le lendemain ramena les craintes et les dispositions mélancoliques, et ce fut à peine si elle trouva en elle la force de se lever, de s'habiller et de se rendre à table. Elle s'excusa auprès du docteur de ne l'avoir point accompagné dans sa promenade journalière; Saratoga commença à lui déplaire, et elle désira vivement retourner à Boston. Ce jour-là même il arriva des lettres. Le docteur les apporta, mais Emily seule en avait une.

Cette lettre était de M. Graham, et au grand étonnement de tout le monde, datée de New-York. Elle annonçait que M. Graham venait d'y arriver, et qu'il désirait que sa fille et Gertrude l'y rejoignissent le plus tôt possible.

Pendant toute la journée Gertrude fut occupée de ses paquets et de ceux d'Emily, et autant elle avait désiré la veille la visite de Willie, autant elle la redoutait maintenant. Se revoir ainsi presqu'en public, et sous le coup des sentiments divers que faisait naître sa présence, lui semblait une chose insoutenable. Elle préférait de beaucoup ne le rencontrer qu'à Boston.

Après dîner, M. Philips proposa une promenade vers le lac en compagnie du docteur Gryseworth et de l'une de ses filles. On devait aller en voiture, et Gertrude occupait la quatrième place.

On se trouvait depuis une heure environ sur les bords du lac. Le docteur Gryseworth et sa fille s'étaient laissé entraîner à une partie de boule. Mais comme il faisait très chaud, Gertrude et son compagnon sortirent bientôt pour aller prendre l'air, et furent s'asseoir sur un banc à l'entrée de la salle.

Pendant qu'ils étaient là, les yeux fixés sur le lac, deux personnes vinrent prendre place à quelques pas d'eux. M. Philips se trouvait entièrement hors de la vue des nouveaux arrivants. Gertrude, de son côté, était placée de manière à voir sans être remarquée des deux nouveaux venus. Le couple se composait de William et d'Isabelle. Ils parlaient assez haut pour être entendus.

—Suis-je bien désirée? demandait Isabelle en regardant en face son compagnon, qui paraissait de son côté avoir les yeux fixés sur le lac.

—Si vous êtes désirée? répliqua le jeune homme avec un air de reproche. Pouvez-vous supposer le contraire? Et qui donc pourrait vous remplacer?

—Cette absence ne sera que de deux jours.

—Deux jours! il est des circonstances où cela devient une éternité.

—Vous me promettez d'attendre ici mon retour, dit Isabelle.

William se retourna vers elle, ses traits semblaient exprimer un reproche, sa voix murmura avec tristesse:

—Certainement je vous attendrai, et avec la plus grande impatience.

Cette scène dont Gertrude avait été le témoin involontaire l'avait impressionnée. M. Philips ne l'avait pas un instant perdue de vue.

—Gertrude, s'écria-t-il, au nom du ciel, qu'avez-vous?

La jeune fille ne tourna point les yeux de ce côté, aucun des traits de son visage ne bougea. Il était évident qu'elle n'avait pas entendu les paroles qui lui étaient adressées. M. Philips lui prit la main, elle était froide comme le marbre.

—Gertrude, lui dit-il en la regardant fixement, que vous ont donc fait ces gens qui viennent de passer? Avez-vous à vous plaindre d'eux?

En prononçant ces paroles, il frappa la terre du pied.

—Non, non, dit-elle à son interlocuteur, ce n'est pas ce que vous semblez croire. D'ailleurs je me trouve mieux maintenant.

Et avec une énergie que M. Philips ne put trop admirer, elle se leva et témoigna le désir de rentrer.

Ils gagnèrent en silence la place où ils avaient laissé leur voiture, et bientôt on se remit en route pour Saratoga.

Pendant toute la soirée, Gertrude conserva son attitude contrainte et triste. Le docteur Gryseworth lui demanda si elle était fatiguée, et M. Philips ne cessa de l'examiner d'un oeil inquiet.

Sa voix même était tremblante, et Emily crut devoir lui en demander la cause; mais elle prétendit qu'elle n'avait rien.

Les indifférents y furent trompés; mais la tendre amitié d'Emily ne prenait pas aussi facilement le change. Elle comprenait que Gertrude se faisait violence pour cacher son trouble, elle pressentait une grande douleur.

La nuit commençait à s'avancer: Emily paraissait dormir depuis longtemps; Gertrude, libre enfin de rejeter loin d'elle le masque qui l'étouffait, se leva et vint se jeter à genoux près de la fenêtre. Là, elle laissa couler ses larmes avec abondance. Ce fut un soulagement pour elle. Les sanglots qui s'échappaient de sa poitrine prouvaient combien son agonie était cruelle. Elle venait de tomber du faîte de l'espérance dans l'abîme de la plus cruelle réalité.

Qu'allait-elle devenir? Où placer ses affections? Heureusement, du désespoir à la tombe le chemin ne saurait être long...

Gertrude pleura jusqu'à ce que la source des larmes se fût tarie dans ses yeux. Un peu plus calme alors, elle se leva, s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit, et rejetant en arrière ses longs cheveux noirs, elle aspira à longs traits le souffle rafraîchissant de la brise nocturne. Bientôt ses mains se joignirent, elle tomba à genoux dans l'attitude de la prière et de la résignation:

—Seigneur !Seigneur! disait-elle, me voici! me voici!

Gertrude venait à peine de prononcer ces mots, qu'elle sentit une douce main qui se posait sur sa tête. C'était Emily, que Gertrude avait cru endormie, mais qui s'était levée en entendant ses sanglots, et était auprès d'elle.

—Gertrude, lui dit l'aveugle d'un ton de reproche, vous avez des chagrins et vous me les cachez. Pourquoi me fuyez-vous? Gertrude, dites-moi tout, ma chère enfant, ayez confiance en votre vieille amie.

Le coeur de Gertrude avait besoin de s'épancher, et elle s'estima heureuse de confier à l'amitié d'Emily le seul secret dont elle lui eût jamais fait un mystère. Emily n'entendit point ce récit sans verser d'abondantes larmes. Quand Gertrude eut cessé de parler, elle dit avec une vive émotion:

—Etrange! étrange! deviez-vous donc aussi, ma chère Gertrude, souffrir pour la même cause! Mon enfant, nous pleurerons ensemble.

Ayant ainsi parlé, l'aveugle se tut un instant; mais bientôt elle commença à son tour le récit des malheurs qui avaient affligé sa jeunesse.

En entendant le récit des souffrances de son amie, Gertrude avait oublié les siennes propres; et lorsque l'aveugle, posant de nouveau sa main sur sa tête, demanda pour elle à Dieu la force et la patience qui font supporter les rudes épreuves de ce monde, elle sentit pénétrer dans son coeur le calme et la confiance qui suivent toujours une victoire remportée sur soi-même.

XXXIX—L'heure du danger

M. Graham avait exprimé l'intention d'aller recevoir sa fille et Gertrude à leur descente du bateau à vapeur à New-York; le docteur Jérémy ne jugea pas nécessaire de les conduire plus loin qu'Albany, et prit avec sa femme le chemin de fer de l'Ouest pour se rendre à Boston.

—Bonsoir et bon voyage, Gertrude, dit le docteur en se séparant de la jeune fille sur le pont d'un des bateaux de la rivière d'Hudson.

(A suivre)

LES MUNITIONS ANGLAISES

Un projet de loi visant l'accroissement de la production est déposé par M. Lloyd George — "Il ne faut plus de grèves"

Londres, 25. — M. Lloyd George, ministre des munitions, a mis le pays en confiance en déposant à la chambre des communes son projet de loi sur les munitions, mesure qui révolutionnera les conditions sous lesquelles les munitions et le matériel de guerre devront être fabriqués en Angleterre.

"Ce projet déclare les grèves et les "lockout" illégaux, prévoit l'arbitrage obligatoire, donne le droit d'imposer des amendes aux "flâneurs", limite les profits des patrons et crée une armée volontaire de travailleurs qui s'engagent à aller partout où ils seront demandés.

M. Lloyd George a admis que le manque de munitions est sérieux, vu la grande quantité employée dans cette guerre. Ce fait, dit-il, est sans doute aussi connu à l'Allemagne qu'en Angleterre.

"La durée de la guerre, le droit de vivre et le degré d'épuisement créés par la guerre, la victoire finale ou la défaite dépendent des approvisionnements de munitions, a déclaré le ministre. C'est la question la plus importante. Si les alliés font des progrès à un point quelconque du front, cela est dû à leur supériorité en munitions. Les alliés ont la supériorité en hommes, aussi bien en nombre qu'en qualité.

"Il a été dit que les puissances de l'Europe centrale fabriquaient deux cent cinquante mille obus par jour. Nous pouvons non seulement égaler, mais si nous sommes sérieux nous pouvons dépasser cette production."

Continuant, M. Lloyd George a parlé de sa récente entrevue avec M. Thomas, qui occupe le poste similaire au sien en France, et a dit qu'il avait été très rassuré d'après ce que la France avait fait et pouvait faire à ce sujet.

"Si nous pouvons au cours des prochains mois, continue M. Lloyd George, produire autant de munitions que les manufactures françaises, les alliés auront une supériorité écrasante dans le principal élément de la victoire.

"Les Allemands, nous pouvons bien le reconnaître, avaient sans aucun doute prévu la durée de cette guerre, comme aucun autre peuple ne l'a fait. Ils s'étaient rendu compte que cette guerre serait une guerre de tranchées, et ils étaient abondamment pourvus de machines pour la fabrication des munitions. Nous avons supposé que la victoire nous était due comme un tribut du destin. Notre problème est d'organiser, non d'être persuadé; pour arriver à ce but, toutes les ressources mécaniques et chimiques du pays doivent être organisées. Quand cela aura été fait, la France et nous-mêmes dépasseront la production entière des Teutons.

"Il faudra plusieurs mois pour obtenir le maximum de production, continua M. Lloyd George. Les usines qui existent ne peuvent livrer les marchandises suivant leurs contrats parce qu'elles n'ont pas d'hommes pour faire marcher les machines. C'est une question de travail. Si je pouvais trouver une quantité suffisante de travailleurs habiles, je doublerais en quelques semaines notre approvisionnement de mitrailleuses.

"Je ne veux pas prévoir les prochains mouvements de l'Allemagne. Si elle transporte ses forces de l'est à l'ouest, il est vital, pour que nos troupes maintiennent leurs positions que le matériel nécessaire soit construit. Il est essentiel que les restrictions des syndicats qui s'opposent à une grande production de munitions soient pour le moment immédiatement suspendues. Il ne doit plus y avoir d'arrêt dans la production et on doit empêcher les patrons de se voler mutuellement les ouvriers. Pendant la guerre, il ne doit plus y avoir de grèves ni de "lockout".

Parlant des difficultés qu'il avait à surmonter, le ministre des munitions a dit qu'il reconnaissait d'abord que les manufactures d'armes existantes n'étaient pas installées pour fournir les armées sur le front ou celles de nouvelle formation. Une grande amélioration a déjà été apportée en invitant les industriels à s'organiser dans leurs villes ou villages respectifs. Par exemple grâce à une organisation locale dans une ville seule cent cinquante mille obus peuvent être fabriqués par mois et on espère que ces chiffres s'élèveront à deux cent cinquante mille.

L'Angleterre, dit M. Lloyd George, devrait être partagée en dix régions pour fabriquer les munitions. Londres deviendrait bientôt un autre arsenal semblable à Woolwich, susceptible de fabriquer des quantités considérables de matériel de guerre.

M. Lloyd George a insisté sur ce qu'il pensait réaliser en décentralisant et a dit que de réels progrès avaient déjà été faits depuis la création du ministère des munitions.

S'occupant des approvisionnements de matériel, M. Lloyd George a dit:

"Il peut être nécessaire que le gouvernement prenne le contrôle complet du marché du métal, de manière à être sûr que le matériel nécessaire ne soit pas gaspillé pour la fabrication d'objets qui ne sont pas essentiels. En même temps que le ministère procure les renseignements complets se rapportant aux stocks de métaux bruts et à moitié manufacturés.

"Je regrette de dire, continue le ministre, que d'après des renseignements obtenus, des industriels conservent des approvisionnements de matériel dans l'espoir d'une hausse. Cela est la cause de sérieux retards et ces procédés doivent prendre fin.

"J'ai la garantie des patrons qu'ils ne profiteront d'aucun relâchement dans les règlements. Autant d'hommes expérimentés que possibles seront rappelés du front mais la tâche sera difficile car les hommes préfèrent combattre que travailler dans les ateliers. Les syndicats ont promis de fournir d'ici une semaine tous les ouvriers pour faire les munitions dont le gouvernement a besoin. Si le projet réussi il n'y aura pas besoin de prendre des mesures plus énergiques, ce qui sera bien préférable."

LA RETRAITE DES RUSSES

Elle rendrait possible une nouvelle offensive contre Varsovie

Londres, 26. — Une dépêche d'Amsterdam au "Central News" dit que les Allemands, suivant leur victoire en Galicie, ont déjà fait des préparatifs pour une autre tentative contre Varsovie. D'après cette dépêche les troupes allemandes de Galicie ont déjà été transportées sur le front de la Bsoura à l'ouest de Varsovie.

• • •

Pétrograd, 26. — La retraite des Russes en Galicie, entraînant l'évacuation de Lemberg, est comparée par les critiques militaires russes à la retraite jusqu'à la Marne des armées du général Joffre dans la première partie de la guerre. Ils expliquent qu'une telle retraite menée à bien, laissant l'armée intacte, n'est en aucune façon l'équivalent d'une défaite. De même que le général Joffre ne fut pas effrayé de permettre aux Allemands de s'approcher de Paris, de même les Russes prétendent n'être pas alarmés par l'approche des forces austro-allemandes du territoire russe.

L'évacuation de Lemberg, semble-t-il, ne peut avoir aucune autre importance stratégique que la perte d'un grand centre de population. La fermeté des Russes sur la Tanew fait penser que l'armée russe atteindra bientôt sa frontière, où recevant les renforts, elle pourra prouver à l'Allemagne que la joie de la victoire a été prématurée. Cette croyance est accrue par l'échec de l'armée allemande qui n'a pu faire de progrès matériels sur aucun autre point du front.

Jusqu'à présent les opérations allemandes dans la région de Lemberg n'ont eu aucun effet visible sur la situation le long du Dniester. A un seul endroit sur toute la longueur de ce fleuve, qui pendant plusieurs semaines a été la ligne de bataille dans le sud-est, les Austro-Allemands ont pu s'établir sur la rive droite d'une façon permanente.

Dans la région près de Nizmoir, les Allemands ont effectivement traversé la rivière, mais selon les détails connus aujourd'hui, d'un violent combat qui a lieu à cet endroit, les Austro-Allemands ont été repoussés et obligés de sacrifier un grand nombre de positions solidement fortifiées. Ils maintiennent encore, cependant, leurs positions sur la rive droite de la rivière.

Sur le front s'étendant de la Tanew à une ligne à l'ouest de Rawa Ruska, les Allemands ont été tenus en respect, et aucune faiblesse n'apparaît dans la position russe malgré l'évacuation de Lemberg. Les observateurs russes se montrent optimistes en ce qui concerne la recapture prochaine de la capitale de la Galicie. Aucun dégât n'a été fait à la ville.

• • •

Londres, 26. — Une dépêche de Pétrograd à l'agence Reuter dit:

"Quoique les monuments de Lemberg aient été laissés intacts, le Génie a détruit efficacement les routes derrière la retraite des Russes. Les détachements d'arrière garde, brillamment conduits ont gagné un temps d'une valeur incalculable en retardant des Austro-Allemands à six kilomètres au nord-ouest de Lemberg et aussi à l'ouest et au sud de la ville. Le nouveau front russe, dont on parlait dans les communiqués officiels de mercredi comme le point sur lequel se retiraient les Russes, est sur le territoire de Galicie.

"Le "Ritch' dit qu'il pense que l'armée russe a accompli tout ce qu'il lui était possible de faire avec ses ressources utiles."

ARRETES SUR LE DNIESTER

Les Austro-Allemands subissent trois échecs et sur un point les Russes prennent l'offensive — Les Allemands l'admettent

Pétrograd, 26. — L'état-major général russe a publié le 23 juin un rapport officiel indiquant que les troupes austro-allemandes ont été repoussées et ont subi de grandes pertes à trois endroits différents sur le Dniester. Dans la région de Kosmierjine les Russes ont enlevé d'assaut une hauteur solidement fortifiée.

Dans la région de Kozany, d' "Enormes pertes" ont été infligées, dit-on, aux Allemands.

Se rapportant aux opérations près de Lemberg, le communiqué affirme que les contre-attaques russes ont été victorieuses.

Le texte du rapport dit:

"Il n'y a aucun changement important sur la Vindava et la Doublissa.

"Sur le front de la Nerew et de la Vistule, il n'y a eu que quelques combats d'avant-garde.

"Le calme a prévalu sur le front de la Tanew.

"Dans la direction de Zolkiew et de Lemberg la soirée du 22 et toute la journée du 23 ont été employées par l'ennemi à tenter de renouveler leur offensive ultérieure, cherchant avec une obstination particulière à avancer dans la direction des villages de Gzijikouff et de Dimetrovze, le long du chemin de fer allant de Lemberg à Brzezany.

"Néanmoins, grâce aux contre-attaques énergiques de nos troupes ces tentatives ont échoué.

"Sur le front de Jaurnavo à Demesz Kovitz, il y a eu un violent combat, qui jusqu'à présent s'est poursuivi à notre avantage.

"D'importantes forces allemandes ayant traversé, le 23 juin, sur la rive gauche du Dniester dans la région de Kozany ont subi d'énormes pertes. Repoussées jusqu'au fleuve, elles ont été obligées de se mettre sur la défensive dans des conditions très difficiles, quelques-uns de leurs détachements se trouvant sur les iles et d'autres s'accrochant à la rive gauche.

"Près de Martyovo et de Rousedviany les Autrichiens ont traversé la rive gauche du Dniester, mais par d'impétueuses contre-attaques nos troupes les ont repoussés jusqu'au fleuve. Jusqu'au 23 juin dix heures du matin, l'ennemi a perdu environ quarante officiers et 1,700 hommes de divers régiments que nous avons faits prisonniers.

"L'ennemi cherche à conserver son terrain en se défendant dans des maisons qui se trouvent près du fleuve, et offre une grande résistance. Dans ces combats notre grosse artillerie ainsi que l'artillerie de campagne nous ont donné un bon soutien.

"Dans la région de Kosmierjine sur le Dniester, au sud de Nijniff, nos troupes ont pris l'offensive. S'approchant du Mont Dezymianna, occupé par l'ennemi et solidement fortifié elles se retranchèrent également et le 23 juin à l'aube firent un assaut brillant sur la montagne. L'ennemi, devant une attaque à la baïonnette, s'enfuit en désordre sur la deuxième ligne de tranchées. Les suivant de près nos troupes pénétrèrent dans les tranchées et passèrent à la baïonnette toute la garnison qui occupait la montagne. Ce qui en restait, deux officiers et deux cent dix hommes furent faits prisonniers."

• • •

Londres, 26. — Une dépêche de Pétrograd au "Times" dit que grâce à la puissance de combat toujours entière de l'armée russe, les Austro-Allemands ne pourront envoyer de troupes ni sur Varsovie ni sur le front occidental.

"Jusqu'ici", ajoute le correspondant, "la retraite de Lemberg n'a pas affecté le front du Dniester, où des modifications ne se produiront que si les Allemands réussissent à avancer vers l'est, menaçant ainsi l'arrière et le flanc russe. On affirme que l'ennemi a concentré sur le front russe toute la cavalerie autrichienne, composée d'environ onze divisions et presque toute la cavalerie allemande, c'est-à-dire quatre divisions, mais que leur activité n'est pas très marquée."

• • •

Berlin, 26 (par T. S. F. via Sayville). — Dans le communiqué du jour se trouve les paragraphes suivants:

"La portion de l'armée du général von Linsingen qui se trouvait au nord-ouest d'Haliez, a été ramenée sur la rive droite du Dniester.

"En Pologne", dit aussi le communiqué, "le village de Kopcezyska a été évacué par les Allemands."

NOS RAISONS DE VAINCRE

(La Croix, Paris)

Nos généraux, pour triompher, ont besoin de soldats nombreux, convaincus de la justice de leur cause et pourvus d'armes perfectionnées et d'abondantes munitions: un examen de la situation à ce triple point de vue nous a conduit à des impressions réconfortantes que nous voulons faire partager à toutes ces âmes patriotes mais inquiètes, religieuses mais faibles, que la longueur de l'épreuve ébranle plus qu'elles n'osent l'avouer.

1o—Le nombre des soldats

Ici notre collaborateur donnait une statistique générale fort encourageante pour nous et pour les alliés. La censure nous prie de la retirer.

Il ajoutait:

En outre l'Angleterre est loin d'avoir dit son dernier mot; si la Russie peut être ravitaillée, elle pourra mettre en ligne encore 2 millions d'hommes, enfin la Bulgarie, la Roumanie et la Grèce qui ne marcheront jamais avec les Barbares, viendront bientôt à nous et ce sera encore un appoint d'environ un million et demi de soldats.

Ainsi au 1er juillet, nous pourrons avoir encore une douzaine de millions de combattants à opposer aux 6 millions de l'ennemi; notre supériorité numérique est incontestable et elle tend à s'accroître considérablement.

Le nombre est pour nous, et c'est une raison de vaincre, car, à supposer qu'il fallût prolonger la lutte pendant dix mois encore, les armées barbares, au train dont les choses ont marché depuis dix mois, seraient anéanties!

2—Le moral des troupes

Le second facteur du succès, c'est la confiance admirable de nos soldats exaltée chez tous par le patriotisme, chez le plus grand nombre par la foi religieuse; ils savent que la France a été forcée de se battre pour sauvegarder son honneur et ses libertés, ils savent que les Barbares voulaient imposer leur joug odieux à l'Europe entière, et les atrocités commises depuis le début de la guerre, l'emploi des armes déloyales et prohibées ont créé, dans le coeur de nos troupiers, un état de fureur et de résolution qui leur permet de mettre en déroute des forces même supérieures en nombre.

L'esprit admirable des armées alliées, voilà un facteur sur lequel le haut commandement est en droit de compter! Quelques défaillances accidentelles ne sauraient l'amoindrir; c'est une seconde et décisive raison de vaincre, et nous ne faisons pas état ici de la sympathie presque universelle dont le monde civilisé entoure de plus en plus visiblement les alliés. Cette sympathie est cependant une source inépuisable de secours moraux et de secours matériels.

3—L'accroissement de l'armement et des munitions

Une troisième raison de vaincre, c'est que les alliés se sont rendu compte de l'insuffisance de leur armement et qu'ils sont en train de réparer cette faute grave qu'ils ont tous payée chèrement.

Quelles que soient nos colères à l'égard des Allemands, nous devons reconnaître qu'ils ont préparé et organisé la guerre avec une ampleur qui n'ont jamais été égalées. Ils envisageaient la conquête du monde ou tout au moins de l'Europe, et tandis que nous fabriquions quelques milliers d'obus pour défendre notre sol, ils en fabriquaient des millions pour noyer nos soldats sous un océan de fer et de feu.

Au début des hostilités, les alliés ne se doutaient pas du rôle énorme et parfois prépondérant qu'allaient jouer l'artillerie et les munitions dans cette guerre de tranchées. Durement éprouvée, la France s'est vite décidée à créer ce qui lui manquait, et il n'est pas défendu de proclamer qu'elle est, à cet égard, à l'heure actuelle, dans une situation qui tend, de jour en jour, à être tout à fait satisfaisante.

Quant à nos amis anglais, avec le flegme qui atténue parfois les effets de leurs splendides qualités, ils ont été un peu lents de se décider avec une énergie et un sens pratique des réalités qui garantissent de prompts et importants résultats. Ils ont créé un ministère des Munitions!

Pour les Russes, la question de ravitaillement ne sera entièrement résolue que par la prise de Constantinople et par la libération des détroits, mais ce qu'ils ont déjà fait, dans cet ordre d'idées, justifie toutes les espérances.

Nous avons beaucoup de munitions, nous en aurons de plus en plus désormais, à mesure que le temps s'écoulera. La mobilisation industrielle des pays alliés en vue de la fabrication du matériel de guerre et des munitions a été tardive, mais on est en train, soit de l'achever, soit de la réaliser, et l'heure approche où sur ce point-là, comme sur les autres, nous dominerons les Barbares.

Conclusion

Les armées alliées ont une supériorité numérique qui va s'accentuant de jour en jour, le moral des troupes est excellent et s'élève de plus en plus au contact des sympathies universelles, enfin les armes et les munitions qui, au début, n'étaient pas en quantités suffisantes, commencent à affluer.

Les gouvernants et les chefs militaires ont enfin compris la nécessité d'un effort immense et prolongé pour donner à leurs intrépides soldats des moyens d'action dignes de leur valeur. Le succès dépend donc surtout de la ténacité et du soin qu'ils apportent dans l'exécution de leur programme de fabrication d'artillerie et de munitions. C'est un objet précis qu'il serait criminel de perdre de vue un seul instant; nous pouvons donc compter que le nécessaire sera fait et que l'heure du triomphe ne tardera pas à sonner.

Si on nous demande quand sonnera cette heure, nous répondrons que cela dépend plus des ateliers et des bureaux, c'est-à-dire des ingénieurs et des ouvriers que des soldats. Nous serons bien près du succès, quand nous pourrons jeter sur les Allemands et les Autrichiens une masse de fer égale ou supérieure à celle dont ils ont disposé jusqu'ici.

Dieu et Jeanne d'Arc feront le reste.

X. X.

LES RUSSES LUTTERONT JUSQU'AU BOUT

La retraite de Galicie n'a aucun effet sur la détermination du peuple

Pétrograd, 27. — On doit appuyer sur ce point que le sentiment qui prévaut en Russie pour le moment n'est pas tourné vers l'abattement, mais au contraire vers la détermination bien arrêtée de combattre jusqu'au bout.

Ce sentiment se trouve reflété dans toutes les réunions tenues en Russie par les municipalités, les sociétés industrielles et autres et s'est manifesté d'une façon remarquable dans une grande réunion non officielle des membres de la Douma. Tous les différents partis furent mis de côté et tous les orateurs furent unanimes à déclarer que la gravité de la situation demandait la coopération la plus étroite et la plus active entre le gouvernement et la nation.

A une réunion du parti démocrate-constitutionnel, un orateur, après avoir déclaré que tous les efforts doivent être concentrés dant le but d'obtenir la victoire, dit:

"Nous sommes des constitutionnalistes, mais si pour obtenir la victoire nous devons faire le sacrifice temporaire de notre idéal le plus cher nous le ferions avec plaisir."

Ce puissant sentiment national doit être considéré comme l'actif le plus sérieux pour contrebalancer les pertes militaires subies en Galicie et sa croissance rapide est un gage de victoire finale.

UN EXPLOIT DE GILBERT

Le célèbre aviateur français abat un avion boche en Alsace

Paris, 27. — Jeudi dernier, au soleil couchant, un aéroplane allemand se dirigeait sur Belfort. Aussitôt la nouvelle connue, Gilbert qui essayait un nouvel avion s'exclama: "Où est-il? Il est pour moi!" et immédiatement s'éleva dans les airs pour le poursuivre.

Gilbert devint bientôt un point invisible. Il rattrappa son adversaire au-dessus d'Aspach.

Un combat aérien commença immédiatement. Gilbert continuant à prendre de la hauteur, arriva à dépasser son adversaire qui s'élevait en spirales tout en tirant avec sa mitrailleuse.

Gilbert tirait également. Au douzième coup, on vit l'Allemand lever les mains; sa machine plongea et s'écrasa sur le sol. Les cadavres des deux Allemands, pilote et observateur, étaient méconnaissables quand on arriva près d'eux et l'avion était réduit en miettes.

LE TRAITEMENT DES MINORITES

Fair play ontarien et fair play quebecois

(Le Devoir)

Le Synode de l'Eglise presbytérienne de Montréal et d'Ottawa réuni récemment à Sherbrooke passait une résolution déclarant qu'après mûre réflexion il est convaincu: ...2 "que la minorité catholique d'Ontario est mieux traitée que la minorité protestante de Québec quant aux subventions législatives."

Comment cela? Le Synode s'est bien gardé de le dire. La chose devait pourtant être facile à ces messieurs puisqu'ils affirment leur conviction que tel est le cas. Pour se convaincre il faut nécessairement réfléchir, raisonner, comparer les faits. Se sont-ils donné cette peine? On doit le supposer puisqu'ils se déclarent "convaincus après mûre réflexion" que la minorité protestante du Québec est moins bien traitée que la minorité catholique d'Ontario. Il est donc regrettable que messieurs les presbytériens n'aient pas songé à étayer leur assertion générale de quelques cas précis. S'ils ont raison de se plaindre, ils s'y prennent bien mal pour être écoutés.

• • •

Ont-ils raison?

Les écoles élémentaires de Québec, protestantes ou catholiques, sont subventionnées proportionnellement au nombre des élèves qui les fréquentent et au chiffre des salaires payés aux instituteurs. De cette source, les protestants reçoivent de $25,000 à $30,000.

La Législature accorde en outre une subvention aux municipalités pauvres. La part des protestants, dans ce budget, a été, en 1914, de $16,202.

La Législature subventionne encore l'enseignement secondaire: écoles modèles, académies, etc. De cette subvention, les protestants ont touché, en 1914, $26,634.

Les protestants ont demandé il y a quelques années, une subvention spéciale pour l'enseignement du français dans les académies; le gouvernement leur donne chaque année $4,000.

Ils ont demandé aussi qu'on leur payât les frais d'une campagne d'instruction publique parmi leurs gens. Accordé.

La section protestante du Conseil de l'Instruction publique demande une aide supplémentaire. Accordée encore: on lui vote $1,500.

Elle vient d'exprimer le désir d'avoir une allocation spéciale pour l'enseignement de l'agriculture; on lui donne $4,000.

Ce qui fait déjà:

Subvention basée sur l'inscription scolaire et les salaires payés aux instituteurs	$25,000
Subvention aux municipalités pauvres	16,202
Subvention aux écoles modèles et académiques	26,634
Enseignement du français	4,000
Enseignement de l'agriculture	4,000
Aide supplémentaire au comité protestant	1,500
Frais de propagande pour l'enseignement chez les protestants	500
Total	$77,836

Est-ce moins, est-ce plus que ce que la minorité catholique d'Ontario reçoit du gouvernement de la province voisine? On va le voir. Oublions qu'une partie de la minorité ontarienne refusant de se soumettre à l'injustice ne touche pas actuellement tout ce qu'elle devrait recevoir. Consultons par conséquent le budget d'une année qui lui donnait le maximum des octrois publics, l'année 1911, par exemple.

Page XXVIII du rapport du ministre de l'Education l'on trouve au chapitre des subventions législatives aux écoles catholiques séparées un total de $59,089, soit $18,000 de moins que la minorité protestante de Québec reçoit de l'Etat.

Et pourtant, la minorité catholique de l'Ontario est autrement plus nombreuse que la minorité protestante de Québec. D'après le dernier recensement celle-là comptait près d'un demi-million d'âmes, exactement 484,997, tandis que toutes les sectes de Québec, y compris les Juifs, ne dépassent pas 280,000.

• • •

Mais ce n'est pas tout. En dehors du budget officiel de l'enseignement élémentaire dans Ontario on cherche en vain la moindre subvention aux institutions de la minorité. Le budget de la province de Québec au contraire en contient plusieurs: à l'Université McGill, $25,000, au Bishop College, Lennoxville, $2,500, au High School de Québec, $1,285, au High School de Montréal, $1,185, sans compter la compensation résultant de l'affiliation de l'Ecole des Hautes Etudes à Laval.

Ajoutez ces chiffres aux $77,000 payées chaque année à l'enseignement élémentaire et secondaire protestant, et vous avez un grand total de $107,806. Et nous ne prétendons pas avoir extrait de l'état financier du surintendant de l'Instruction publique tout ce qui va aux écoles protestantes de Québec; nous n'avons pris que ce qui saute aux yeux, ce qui ne souffre pas la moindre contradiction, ce que le fanatisme le plus aveugle ne peut nier.

• • •

Comparons maintenant:

Minorité: Ontario, 484,977; Québec, 279,789.

Population scolaire: Ontario, 59,396; Québec, 33,875.

Subventions législatives:—

Enseignement élémentaire et secondaire: Ontario, $59,089; Québec, $77,836.

Enseignement supérieur: Ontario, rien; Québec, $29,970.

En deux mots, Québec donne cent pour cent de plus à une minorité de 33 pour cent moindre que celle d'Ontario. Nous serions curieux de savoir sur quoi le Synode presbytérien de Montréal et d'Ottawa appuie sa conviction "après mûre réflexion" que du point de vue financier "la minorité de Québec est moins bien traitée que celle de l'Ontario."

Jean Dumont.

AU CHAMP D'HONNEUR

M. Raymond Martel meurt bravement (Lettres du front)

Plusieurs réservistes français du Manitoba viennent de tomber au champ d'honneur pour le salut de la France. Nos lecteurs apprendront sans doute avec peine que notre brillant collaborateur Lorrain (Eugène Kern, de la paroisse de Saint-Léon) est officiellement porté disparu par le Ministère de la Guerre en France. Il est disparu au combat de Mesnil les Hurlus (Marne) le 21 mars dernier. Il n'avait pas donné de ses nouvelles depuis le 11 mars. Nous souhaitons de tout coeur que ce dévoué collaborateur et ami de notre journal ne soit pas mort. Espérons que d'autres nouvelles nous apprendront qu'il n'est que prisonnier ou encore mieux que comme tant d'autres il se trouve tout simplement ignoré dans une ambulance. M. Aimé Kern, frère de notre collaborateur, fut blessé gravement. Il est dans une ambulance à Compiègne. Des trois frères Kern qui répondirent à l'appel de leur patrie dès la première heure, un seul est maintenant au front: Lucien. Nos lecteurs trouveront en première page une intéressante et vivante lettre qu'il écrivait dernièrement à sa mère.

M. Raymond Martel, de Saint-Boniface, est aussi tombé au champ d'honneur. Une lettre de son frère Christian à M. Raymond, de Saint-Boniface, apprenait ces jours derniers cette triste nouvelle aux nombreux amis de M. Raymond Martel. Il est mort bravement, sacrifiant sa vie pour ses soldats. Voici le récit par son frère des circonstances dans lesquelles il a trouvé la mort.

Saumur, 8 juin 1915.

Cher Willie:—

J'ai reçu, il y a quelque temps déjà, ta lettre du 30 avril. Aujourd'hui j'y réponds avec une nouvelle très triste à t'apprendre: la mort de mon frère Raymond, tué à l'ennemi dans des circonstances sûrement héroïques.

Après avoir été depuis le commencement employé au dépôt de son Régiment, mon frère avait demandé et finalement obtenu de partir sur le front le 15 mai. Il y était depuis environ quinze jours, du côté d'Arras, et y a trouvé la mort dans les circonstances suivantes:

Il y avait une tranchée prise d'enfilade par le feu des batteries et des mitrailleuses boches. On demande des volontaires pour aller l'occuper et s'y maintenir. Mon frère se propose et part avec ses hommes. Il répare la tranchée et s'y installe. Il était impossible d'y tenir, ses hommes tombaient les uns après les autres. Il se décide, au lieu d'envoyer un de ses hommes, à retourner lui-même en arrière et prévenir son officier de ce qui arrivait. On lui donne l'ordre de se replier. Il retourne chercher ses hommes et c'est en faisant ce dernier voyage qu'un obus lui a fauché les deux jambes. Il a été ramassé et mené à l'hôpital où il est mort dans la nuit de samedi 5 juin au dimanche 6 juin. Il a eu la consolation de pouvoir se confesser, communier et recevoir l'Extrême-Onction avant de mourir. Mes parents, prévenus télégraphiquement, n'ont pu arriver avant sa mort. Avant de mourir, il avait écrit une lettre, car il avait toute sa connaissance: la mort était due à l'hémorragie et la gangrène—disant adieu à tous ses amis du Canada et de France, et pensant à tous dans ses derniers moments. Sa mort a été très belle, il a été excessivement courageux, souffrant sans se plaindre et mourant le sourire sur les lèvres avec la joie d'avoir pu donner sa vie pour la Patrie. Il va probablement être cité à l'ordre du jour de l'armée pour sa mort héroïque. Il s'est offert sachant le danger de la mission; il a préféré se sacrifier que d'envoyer un de ses hommes prévenir l'officier de ce qui se passait et est mort victime de son dévouement. C'est une mort très belle mais qui, néanmoins, m'a extrêmement peiné. Mes parents sont complètement abattus. Je les reverrai dans une dizaine de jours, ayant obtenu une permission que je passerai avec eux avant de retourner sur le front. Alors, je t'assure que les Boches qui tomberont sous mes coups devront me tuer s'ils ne veulent pas y passer. Je dois venger Raymond et il sera cruellement vengé.

Apprends aux "boys" cette triste nouvelle et même fais-la mettre dans le journal pour que ses amis à qui je ne puis écrire, ne dépensent pas leur temps à lui écrire des lettres qui, hélas! resteraient sans réponse.

Croyez-moi tous votre ami sincère et pensez dans vos prières à notre malheureux et sublime Raymond.

Christian.



La croix indique le soldat Eugène Kern

SACRE-COEUR

Nous voulons, malgré notre retard dû au manque d'espace la semaine dernière, publier le résultat de l'intéressante distribution de prix qui eut lieu dans les salles paroissiales du Sacré-Coeur, dimanche le 20 juin.

Tous pourront constater le travail assidu et les progrès de nos chers petits enfants sous la si bonne direction de leurs zélées institutrices, les Révérendes Soeurs de Jésus et Marie.

Voici les noms des élèves qui ont remporté des prix spéciaux:

Le résultat des examens subis sous la direction du Winnipeg Business College décernent le grand diplôme avec honneur à Mlle B.-Anna St-Pierre.

Prix d'honneur

Prix d'instruction religieuse, présentés par le R. P. Portelance, décernés aux élèves suivants:

1er cours: Mlles Renée Castéla, Anna St-Pierre et Irène Piédalue.—2me cours: M. Stanley Tardiff.—3me cours: M. Donat Leduc.—4me cours: M. Ovila St-Germain. Classe 1er com.: Mlle Ida Roberge et M. Edouard Cardon.—Prières: Mlles Jacqueline Vézina, Madeleine Bouveron, Irène Cardon et MM. Jean Couture, Hermas Desrochers et Roger Lemire.

Prix d'excellence, présentés par M. Hector Tremblay, décernés aux élèves suivants: Classe de Commerce: Mlle Anna St-Pierre.—6me année: Mlle Paule Sala.—5me année: Mlle Eveline Chabot.—4me année: M. Aimé Chalas.—3me année: Mlle Louise Cardon.—2me année: M. Brunel Léveillé et Mlle Cécile Couture.

Prix d'application générale, présentés par un ami de l'Ecole, décernés aux élèves suivants: 1re classe: Mlle Anna St-Pierre.—2me classe: Mlle Paule Sala.—3me classe: M. Edgar Marquis.—4me classe: Mlle Thérèse Vézina.—5me classe: Mlle Marie Laplante.

Prix de bonne conduite, présentés par M. Ernest Aubin, décernés à Mlle Yvonne Surprenant et M. Louis Lemire.

Prix de politesse, présentés par M. J.-H. Lemire et décernés à Mlles Eveline Fournier, Blandine Thibault et Germaine Chouinard.

Prix d'arithmétique, présentés par M. Hector Tremblay, décernés: classe de commerce: Mlle Anna St-Pierre.—6me année: Mlle Paule Sala.—5me année: Mlle Eveline Chabot.—4me année: MM. G. Labelle et Léopold Gagnon.—3me année: Mlle Thérèse Vézina.

Prix de tenue des livres, présenté par M. J.-H.-N. Léveillé, décerné à Mlle Irène Piédalue.

Prix d'orthographe française et anglaise, présentés par M. Hector Tremblay, décernés aux élèves suivants: Mlle Anna St-Pierre.—2e classe: Mlle Alma Fournier.—3me classe: Mlle Y. Sala et M. R. Gauthier.—4me classe: M. Brunel Léveillé.

Prix de composition française, présentés par M. l'abbé Lamy, de l'archevêché de Saint-Boniface, décernés à Mlles Anna St-Pierre, Renée Castéla, Marthe Denis et M. Aimé Chalas.

Prix de composition anglaise, présentés par Un Ami, décernés à Mlles F. McCarney et E. Fournier.

Prix d'assiduité, présenté par M. J.-H.-N. Léveillé, décerné à M. Alphonse Déry.

Prix du Parler Français, présenté par le Comité du Bon Parler Français de Québec, décerné à Mlle Marthe Denis.

Prix de chant, présentés par M. Pierre Poulin, décernés à Mlles R. Castéla, Jeannette Robert, et MM. A. L'Heureux, Donat Leduc, J. St-Pierre, Léo Morin.

Prix de couture, présentés par Une Amie, décernés à Mlles Irène Piédalue, Renée Castéla, Eveline Chabot et Alice Hamel.

Prix pour l'application à la musique, présenté par Une Amie, décerné à Mlle Clémence Pomerleau.

Prix pour Enfants de Choeur, présentés par le R. P. Portelance, décernés aux élèves suivants: 1ers prix: MM. Alp. Déry, L. Leduc et E. Marquis.—2me prix: MM. Jules St-Pierre, G. Fournier et E. Gareau.

Prix pour l'application à l'écriture commerciale, présenté par Mme Thibault et décerné à Mlle Alma Fournier.

• • •

M. Aug. Dostert part ce soir avec sa famille pour un voyage d'une couple de mois dans l'Est.

• • •

M. Ernest Aubin est parti avec sa famille pour passer les vacances à Saint-Laurent.

• • •

Le R. P. Anzalone est parti pour un voyage de repos.

• • •

Naissance: Marie-Louise-Marguerite-Emma Guay, fille de M. Oliva Guay et d'Eva Thibodeau. Parrain et marraine, M. et Mme Joseph Thibodeau, représentés par M. et Mme Laplante.

• • •

JOURNAL ALLEMAND SUSPENDU

Les articles du comte Reventlow de la "Tages-Zeitung" étaient trop violents

Berlin, 23. — Les autorités allemandes ont informé aujourd'hui l'administration du "Tages Zeitung" de Berlin, qu'elle devait suspendre la publication du journal pour un temps indéfini en raison du récent article publié par ce journal sur les relations germano-américaines et dû à la plume du comte von Reventlow.

La manière d'agir des autorités allemandes est regardée comme indiquant que le gouvernement est fatigué de voir ses relations avec l'Amérique devenir plus tendues par la faute d'articles de journaux dans le genre de ceux du comte von Reventlow.

L'article en question venait après les quelques lignes écrites par cet écrivain, qui prétendait qu'on ne devait pas tenir compte des lois internationales dans la guerre sous-marine.

Il déclarait entre autres que ces lois avaient été établies avant l'invention des sous-marins et ajoutait:

"Il n'est pas plus possible d'appliquer raisonnablement ces règlements que de forcer, dans l'intérêt du peuple, un homme d'Etat incompétent à conserver son poste."

La promptitude avec laquelle le gouvernement a agi en suspendant le "Tages Zeitung" est une des nombreuses indications laissant comprendre que les hommes d'Etat responsables désirent ardemment trouver un terrain d'entente pour régler le différend germano-américain.

• • •

En vain l'erreur et le mal s'appuient sur les puissants; ne nous y soumettons jamais.

• • •

Plus grandes sont la haine ou la persécution, plus attaché au bien et à la foi il faut être.

• • •

La religion divine demande tout notre zèle.

INCENDIE

A trois heures, samedi dernier, un commencement d'incendie s'est déclaré à la résidence de M. Léon Roy, 15 rue Deschambeault, Saint-Boniface. Grâce à l'activité des pompiers, les flammes furent vite contrôlées dans l'espace d'un quart d'heure. Tout le linge d'hiver qui se trouvait au troisième étage a été brûlé. Le dommage est évalué à $500 ou $600. Heureusement que les pertes sont en partie couvertes par les assurances. On venait de réparer la maison.

M. JACQUES PARENT PREND SA RETRAITE

A vous mes amis et électeurs du comté de Morris qui avez placé votre confiance en moi, quand il y a un peu plus d'un an vous m'avez demandé de me présenter comme candidat et m'avez élu avec une grande majorité comme représentant dans le gouvernement provincial, je présente mes sincères remerciements pour la confiance et l'estime dont vous m'avez honoré à cette occasion, en m'élevant à cette distinguée et honorable position.

J'ai entrepris la tâche et accepté l'honneur de vous représenter, avec la détermination d'accomplir mon devoir honnêtement, courageusement et impartialement envers ma province et envers la contrée où j'ai établi mon foyer et où je veux finir mes jours. Maintenant comme il est



rumeur d'une élection prochaine, je désire vous annoncer que je ne veux pas me présenter comme candidat à ce temps-là. Cette attitude que je prends est due à des circonstances sur lesquelles je ne puis rien, la principale étant les révélations qui se font actuellement devant l'enquête royale.

Je ne veux pas commenter ces événements avant que l'enquête soit finie et le rapport des enquêteurs présenté. J'espère que l'autorité n'épargnera ni le temps ni l'argent pour punir les coupables.

Dans l'avenir comme par le passé je serai toujours prêt à faire ma part comme électeur pour notre district et pour l'avancement de la province. J'espère que vous et les vôtres serez longtemps laissés à jouir de la liberté et de la prospérité de notre province dans une plus large mesure que jamais et peut-être que plus tard je pourrai payer à mes nombreux amis la dette de gratitude que j'ai contractée envers eux.

Jacques Parent.

BONNE SITUATION

Toute personne connaissant le français et l'anglais (catholique) ayant travaillé dans un élévateur et au courant de l'achat des grains et de la vente des farines peut se mettre en correspondance avec M. Jean Martin, secrétaire de l'Association Saint-Jean-Baptiste, Saint-Claude, Man.

INSTITUTEUR DEMANDE

On demande un instituteur ou une institutrice (instituteur préféré) qualifié pour enseigner le français et l'anglais. District scolaire de Fosbery, Laurier, Man. Pour plus amples informations, s'adresser à

Eugène Assailly,
Secrétaire-trésorier.